

C A H I E R  
B

Vitrine du disque Page B 3  
Festival d'Avignon Page B 3  
Cinéma Page B 4  
À l'écran Page B 5  
Musique Page B 6  
Agenda culturel Page B 7  
Disques classiques Page B 8

Just  
for  
laughs



## Humour et politique

Si, à *Juste pour rire*, la politique est à toutes fins utiles un sujet banni, à *Just For Laughs*, elle englobe les questions sexuelles

MARTIN BILODEAU  
LE DEVOIR

Politique, pas politique. La question est large et les deux vitrines solitaires que sont *Juste pour rire* et *Just For Laughs* abordent la question d'une façon très distincte.

D'une part, chez les francophones, la politique est, à toutes fins utiles, un sujet banni, tant chez les aînés (qui ont déjà donné) que chez les nouveaux venus. Du côté des anglophones, les tendances varient; ainsi, la programmation de *Just For Laughs*, en grande partie soumise à une grille divisée par catégories d'humour, d'audace, voire d'idéologie, polarisée à droite par les Galas, à gauche par la série *Fringe*, interpelle des auditoires qui se divisent naturellement en faisant des choix qu'ils sont prédisposés à assumer.

En d'autres mots, la grille de *Just For Laughs* ressemble à celle d'une agence de rencontres où le *match* est garanti par le fabricant. «*Jusqu'à un certain point, nous segmentons la programmation pour des raisons de marketing ainsi que pour le bénéfice du public*», explique Bruce Hills, directeur de la programmation de *Just For Laughs*. «*Par exemple, nous cherchons à rejoindre le public féminin, ou gai, en créant des plateformes adaptées comme Queer Comics ou An Evening at Eve's Tavern; parallèlement, nous cherchons à mélanger les genres, par exemple en faisant participer la lesbienne Kate Clinton à un gala, dans un contexte plus conservateur, ou la moyenne d'âge du public oscille autour de 45 ans.*»

*Just For Laughs* serait donc un collage d'environnements propices ou non à l'humour politisé, un échantillonnage de salles enclines ou non à s'esclaffer en entendant parler des félicitations censément distribuées par Monica Lewinsky, du système de santé québécois ou des politiques d'immigration canadiennes. Or Bruce Hills est catégorique: «*Si je programme un spectacle intitulé La Politique canadienne, je vais vendre dix billets. Les gens sont prêts à rire de la politique à l'intérieur d'un spectacle à thèmes variés, mais rares sont les comédiens capables de faire six ou sept minutes sur la politique canadienne. Il faut choisir son lieu, son timing, il faut que ce soit intelligent. Aussi, les spectateurs aiment les artistes qui ont conçu leur sketch à partir de quelque chose de très actuel. Ça leur donne l'impression qu'on travaille pour eux, et qu'il fallait être là puisque, le lendemain du spectacle, ça date déjà.*»

### Sex is politics

Chez les Américains et les Canadiens anglais, la politique englobe les questions sexuelles, et pas seulement lorsqu'elles sont liées à un scandale de cette nature. Les rapports homme-femme, ainsi que les questions sociales soulevées par les lobbys féministes et homosexuels, sont désormais débattus sur la place publique et dans les médias, où ils occupent une place que les ultraconservateurs leur disputent. Avec pour résultat que ces derniers alimentent le débat et donnent des munitions à leurs adversaires.

VOIR PAGE B 2: HUMOUR

# LES ARTS

une  
passion  
privée...

LISE VILLENEUVE

Au détour d'une salle aux murs d'un rouge profond, une fille au regard de Joconde nous fixe d'un air boudeur. On a une impression de déjà vu... Voilà qui n'est pas surprenant, face à l'une des toiles les plus célèbres de l'histoire de l'art: *Le Bar aux Folies-Bergère* d'Édouard Manet.

Même impression de déjà vu devant la lumineuse *Scène de ballet* d'Edgar Degas, ou encore devant *Les Joueurs de cartes* si méditatifs de Paul Cézanne. Mais pour une fois, ces toiles ne sont pas dans un livre d'art, ou infidèlement reproduites en laminé. L'exposition Courtauld du Musée des beaux-arts de l'Ontario rassemble ainsi plusieurs icônes de l'histoire de l'art mais présente également des œuvres moins diffusées de peintres majeurs, telle *La Crav d'Arles, pêcheurs en fleurs*, de Vincent Van Gogh, ou encore des dessins à la mine de plomb d'Henri Matisse. Voilà bien tout l'intérêt de cette collection: des valeurs sûres voisinant de simples esquisses, ainsi que des toiles moins connues de grands maîtres de la peinture française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Une collection qui reflète bien les goûts personnels et la passion de son instigateur: Samuel Courtauld.

Quatrième du nom, Samuel Courtauld est né en 1876 dans une famille où l'on était orfèvre de père en fils. C'est pourtant dans la soie que la famille Courtauld fera fortune. Elle acquiert au début du XX<sup>e</sup> siècle le brevet de la soie artificielle — la rayonne. Dès lors, l'avenir de la famille est assuré, et en 1921, Samuel Courtauld est désigné pour prendre la tête de cet empire.

Sensible à l'art depuis ses voyages en Europe effectués peu de temps après son mariage en 1901, Samuel Courtauld entreprend sa collection en 1923 en achetant ses deux premières toiles: *Femme faisant sa toilette* de Pierre-Auguste Renoir et *Saint-Paul*, 1921 de Jean-Hippolyte Marchand.

À ce moment, il ne se doutait certes pas que ses activités de collectionneur ne dureraient que six ans. Et il ne s'imaginait sûrement pas non plus que ces quelques années lui suffiraient pourtant pour assembler l'une des plus impressionnantes collections de toiles des maîtres impressionnistes et postimpressionnistes français.

VOIR PAGE B 2: COURTAULD

... offerte  
au public

La collection Courtauld au Musée des beaux-arts de l'Ontario



Imaginez *La Loge de Renoir* côtoyant *La Montagne Sainte-Victoire* de Cézanne et *la Scène de ballet* de Degas et vous aurez un aperçu de l'intérieur bourgeois de Samuel Courtauld, un riche industriel anglais vivant à Londres au début du siècle.

Ce sont ces chefs-d'œuvre, et d'autres encore, que présente le Musée des beaux-arts de l'Ontario, à Toronto, en exclusivité nord-américaine, à l'occasion d'une exposition consacrée au collectionneur anglais.

## HUMOUR

Pour le meilleur ou pour le pire

SUITE DE LA PAGE B 1

Parlez-en à Kate Clinton, écrivaine et humoriste qui ne rate jamais sa cible et qui, à en juger par son numéro présenté à Queer Comics dimanche dernier, n'a qu'à se pencher pour ramasser les bourdes des adversaires de la cause qu'elle défend par des répliques cinglantes lâchées avec un doux sourire. «*Pour le meilleur ou pour le pire, être gai ou lesbienne est en soi un acte politique. Sortir du placard est aussi un acte très politique. Je pense qu'à son meilleur, la comédie est très dangereuse parce qu'elle remet en question le capitalisme, le climat ambiant, etc. Or, pour plusieurs de mes confrères et consœurs, l'objectif est de faire un numéro de six minutes à l'émission de David Letterman ou Jay Leno, où ils se feront dire de ne pas faire d'humour trop politique parce que ce n'est pas bon pour les reprises. Or gardez à l'esprit que les animateurs eux-mêmes, en ouverture d'émission, ne font que ça.*»

Cette ancienne prof d'anglais a grandi dans un environnement fébrile et engagé, où le brassage des idées était une chose quotidienne. Aujourd'hui, Kate Clinton déplore cependant que la tendance à l'humour politique soit à la baisse: «*La comédie a été bêtifiée dans l'œil du public; pourtant, je pense que celui-ci peut être très enthousiaste à l'idée d'utiliser son cerveau, d'être stimulé. Quand les gens rient, ils s'ouvrent à des choses qu'en d'autres contextes ils rejetteraient. L'humour est un véhicule privilégié pour abolir les tabous et faire réfléchir.*»

Même son de cloche chez Martha E. Chaves, humoriste montrealaise dont le numéro, présenté cette semaine dans le cadre du spectacle *An Evening at Eve's Tavern*, sera repris de-

main soir, lors du gala animé par Fred Savage: «*Je crois que l'humoriste a une obligation, à part d'être drôle, qui est de commenter ce qui se passe. Or le problème avec l'humour politique, c'est qu'il vieillit très vite.*»

## Humour et Nicaragua

Chaves, jeune femme de 27 ans polyglotte et grande admiratrice d'Yvon Deschamps, respire la politique depuis son enfance, passée au Nicaragua auprès de parents qui ont fui la Révolution de 1979 pour se réfugier au Guatemala, puis en venant s'établir à Montréal. L'humoriste de 27 ans consacre l'essentiel de ses numéros à établir des parallèles entre son pays d'origine et son pays d'accueil: «*En Amérique du Nord, les désordres alimentaires sont la boulimie et l'anorexie; en Amérique du Sud, c'est la faim et les grèves de la faim. Partout, on accorde tellement d'importance au poids*», balance la cynique et boulotte humoriste, pour qui l'humour reste le meilleur moyen d'assumer sa double identité culturelle. «*De plus, ici au Canada, on a la liberté d'expression, on peut tout dire. Si je faisais le même métier au Nicaragua, je me ferais descendre en moins de deux. Je mourrais sur scène.*»

Alarmée par la situation à la télévision, où le niveau de l'humour est de plus en plus nivelé et où tout ce qui sort des sentiers battus est rejeté du revers de la main, Kate Clinton observe enfin que ce phénomène provoque, chez certains humoristes qui font du *live*, une volonté de secouer les idées reçues.

Autrement dit, la situation désolante de la télévision aurait pour effet pervers de dévergondner les salles et le public. Devons-nous danser de joie?



SOURCE JUST FOR LAUGHS

Le brassage des idées, Kate Clinton le connaît.

SUITE DE LA PAGE B 1

## Une passion exclusive

Car c'est bien à cette époque, et de façon exclusive, que s'est intéressé Courtauld. Peu friand de peinture moderne, il négligera ainsi les œuvres de Picasso ou encore de Braque, tout en vouant un attachement profond à Cézanne, Renoir et Seurat.

Ne consultant pratiquement jamais les marchands ou les experts, Courtauld acquérait ses toiles de manière sélective, processus qu'il disait «*subjectif et sentimental, romantique et ouvert à tous les genres de beauté*». Lorsqu'il trouvait une toile qui lui plaisait dans une galerie, il l'apportait simplement chez lui, afin de voir si l'œuvre était bien conforme à ses critères esthétiques et, surtout, si elle s'intégrait dans son cadre de vie.

Cette approche autodidacte et sensible de la collection d'art a tout de même permis à Courtauld d'acquérir plusieurs œuvres emblématiques de la peinture du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment *Le Déjeuner sur l'herbe* et *Le Bar aux Folies-Bergère*, de Manet, *Jeune Femme se poudrant* de Seurat, et *La Loge* de Renoir, ainsi que des œuvres marquant la naissance de l'impressionnisme.

Le parcours chronologique de l'exposition du Musée des beaux-arts de l'Ontario trace l'évolution des mouvements impressionnistes et post-impressionnistes, depuis les scènes de plage de Boudin, en passant par les hymnes champêtres de Gauguin et de Van Gogh, les vues documentaires de Pissarro et les fresques de la vie parisienne de Toulouse-Lautrec.

Les mines de plomb et gouaches sur papier côtoient les aquarelles, les eaux-fortes et les huiles sur toiles et sur bois, dressant un magnifique inventaire des diverses techniques utilisées par les impressionnistes. De même, l'esquisse à grands traits d'une toile, et la version achevée et maintes fois retravaillée d'une autre se partageant un même espace, laissant entrevoir l'effort et la maîtrise du geste.

## Une lente reconnaissance

Si en 1998 la présentation de toiles impressionnistes attire les foules et est synonyme de succès, — on n'a qu'à penser à la présentation de la collection Barnes, à ce même musée il y a quatre ans et qui accueillait 600 000 visiteurs! —, il n'en allait pas de même au tournant du siècle dernier. Les peintres qu'affectionnait tant Courtauld, — Cézanne, Degas, Monet, et Renoir —, durent lutter pour voir leurs œuvres exposées en public.

Ainsi, essuyant des refus systématiques de l'unique manifestation officielle de l'époque, le Salon, ils décidèrent en 1874 d'organiser leur propre exposition. C'est lors de cet événement que le groupe reçoit son nom, inspiré par dérision du tableau de Monet *Impression, soleil levant* (1872). Les impressionnistes étaient nés, et firent scandale.

Rejetant les thèmes chers à leurs prédécesseurs, — scènes bibliques ou mythologiques, portraits classiques —, ils transportaient chevalets et pincesaux à l'extérieur, prenaient pour modèle l'homme et la femme de la rue, tentant de les saisir dans la fugacité de l'instant



SOURCE COLLECTION COURTAULD

La Loge, de Pierre-Auguste Renoir (1874)

présent, à l'aide d'une palette claire et de touches posées en virgules de couleurs pures. Une révolution, quoi! Tout aussi révolutionnaires seront les postimpressionnistes, également conviés à cette exposition. Les postimpressionnistes ne formeront toutefois pas un groupe aussi homogène que leurs prédécesseurs, en partie parce qu'ils tenaient justement à rejeter les codes mis en place par eux. Van Gogh et Toulouse-Lautrec, mais aussi Degas, Cézanne et Gauguin, grâce aux perspectives nouvelles de leurs œuvres, font partie de ce mouvement.

Dictés par un sens purement personnel de la qualité esthétique, les choix de Samuel Courtauld n'en reflètent pas moins une grande subtilité et un souci de pertinence historique. Sa collection est, en général, le reflet des conformismes et des canons des années 20.

Et ce sont justement ces années 20 qui verront à la fois naître et mourir ses ambitions de collectionneur. Deux événements viendront interrompre brutalement ses activités. D'abord, la maladie de sa femme, Elizabeth, qui aurait joué un rôle de premier plan dans la constitution de la collection Courtauld. Elle devait mourir en 1931, après deux ans de souffrances.

Le krach de l'automne 1929 fut tout aussi dévastateur sur les ambitions de collectionneur de Courtauld. La société familiale vit ses revenus passer de quatre millions de livres en 1929 à 100 000 livres en 1938, et le titre de la société perdit presque 80% de sa valeur.

L'achèvement de la collection fut confirmé de manière symbolique lorsque Courtauld décida d'en donner la presque totalité à l'Institut Courtauld qu'il avait créé. Il décida ensuite de

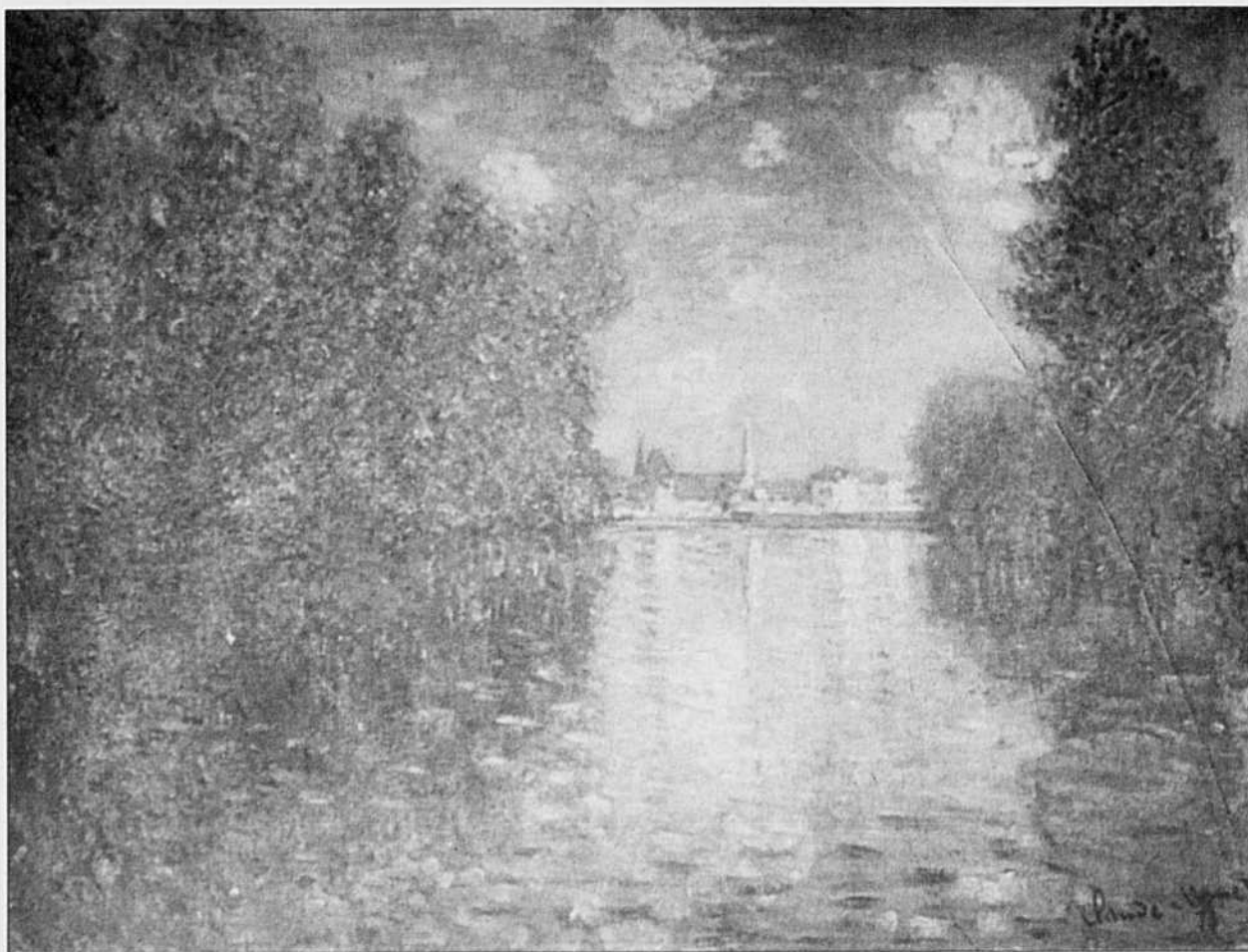
quitter la résidence où il avait vécu avec sa femme entouré de ses tableaux. En 1932, Home House est cédée à l'Institut Courtauld et la collection est dès lors accessible au public. Au fil des ans, de nombreux legs de collectionneurs importants vinrent augmenter et compléter la collection.

Samuel Courtauld n'a pas cherché à amasser des quantités d'œuvres ni à diversifier ses acquisitions. Il a voulu s'en tenir à ce qui appartenait, selon lui, à la «meilleure» peinture impressionniste et postimpressionniste et il a fait des choix éclairés. A nous maintenant d'en profiter.

## LA COLLECTION COURTAULD

Musée des beaux-arts de l'Ontario, Toronto  
Jusqu'au 20 septembre 1998

*L'exposition du MBO trace l'évolution des mouvements impressionniste et post-impressionniste, depuis les scènes de plage de Boudin, en passant par les hymnes champêtres de Gauguin et de Van Gogh*



SOURCE COLLECTION COURTAULD

Effet d'automne à Argenteuil, de Claude Monet

PAVILLON  
DES ARTS  
DE STE-ADELE

Samedi 1<sup>er</sup> août à 20h

Monique Pagé, soprano  
Caroline Lizotte, harpiste



## ANIMATRICE

Marie Denise Pelletier

À GAGNER

## FORFAIT

3 jours / 2 nuits

VILLAGE TOURISTIQUE

LAC MORENCY

et AUBERGE

LAC MORENCY

Tirage le 1<sup>er</sup> août

Les règlements du concours sont disponibles au Journal de Montréal

Billet: 25\$ (incluant vin &amp; fromage après le concert)

RÉSERVATION: (514) 229-2586

Journal de Montréal 1364, chemin Ste-Marguerite (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

Publié le samedi 22 août 1998



Rentrée

Culturelle

Tombée publicitaire le vendredi 14 août 1998

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

# La bouffée d'air frais de Stéphane Venne

SYLVAIN CORMIER

## LE TEMPS EST BON

Les grands succès de Stéphane Venne. Artistes divers Citation (Musicor)

Avant tout le monde, il y eut Stéphane Venne. Avant *L'Osstidcho*, avant que Charlebois, Forestier et leur *Lindbergh* s'envolent sur Pan American, avant que Ferland colore sa maison en *Jaune*, c'est Stéphane Venne qui, le premier, provoqua l'étincelle pop. Dès l'été 1967, avec son *Un jour, un jour*. Prix de la chanson d'Expo 67 popularisé par Donald Lautrec, sa chimie explosait: du choc de deux mondes réputés irrécconciables, voire ennemis — l'univers de la musique pop enlevante mais vide de sens des groupes yéyés, et le cénacle des chansonniers forts en thème mais dénués de rythme —, Venne inventa la chanson populaire pas bête.

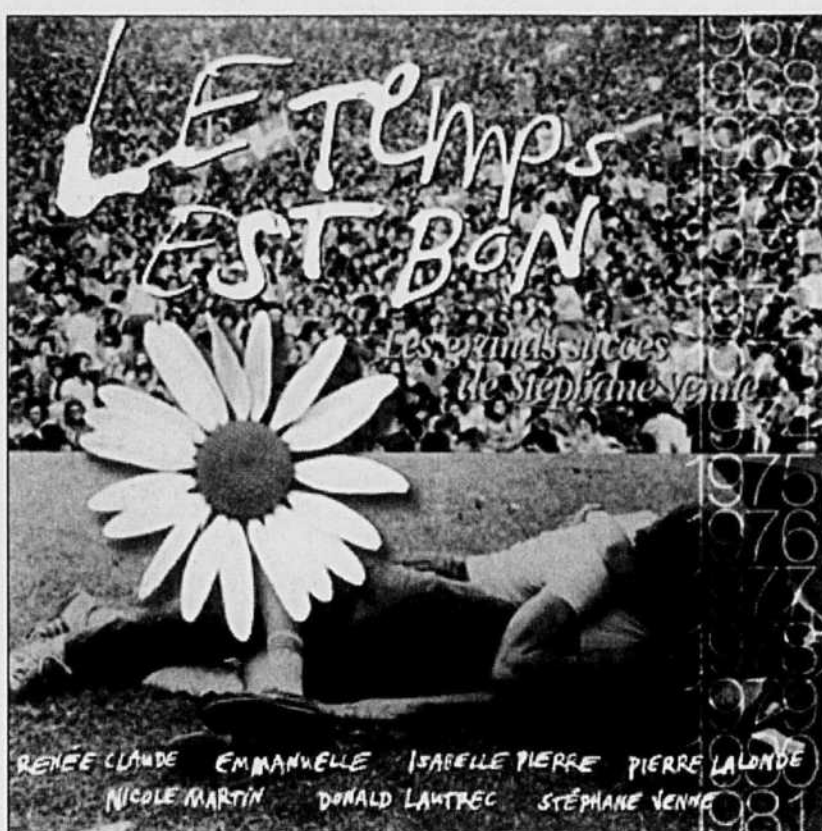
Pendant une bonne dizaine d'années, il affina sa formule à travers près de 300 chansons, s'entourant des meilleurs interprètes du moment, issus des deux côtés de la barrière, égéries des boîtes à chansons (Renée Claude, Isabelle Pierre) et vedettes de *Jeunesse d'aujourd'hui* (Pierre Lalonde, Emmanuelle, Nicole Martin). Puis, au début des années 80, lassé, il abandonna le métier. Lequel, ingrat de nature, s'empressa de l'oublier: loin des yeux, loin du cœur, bonjour les oubliettes. Il fallut attendre les années 90 résume-tout pour qu'on l'en ressorte: à la télé, inclus dans le documentaire *Les Enfants d'un siècle fou* de Pierre Brochu; en spectacle, notamment à la dernière fête de la Saint-Jean au parc Maisonneuve, chanté en medley parmi les succès de Jacques Michel, l'autre grand pacificateur de la guéguerre yéyés-chansonniers; et surtout sur disque, figurant en bonne place dans les récentes anthologies en format compact des succès d'Isabelle Pierre (chez Fonovox), Renée Claude (chez Transit) et Pierre Lalonde (chez Mérite). Ne manquait plus qu'un projecteur un peu plus ciblé, l'officielle reconnaissance d'une compilation à sa seule enseigne. La voilà, intitulée *Le Temps est bon*, franchement magnifique et absolument indispensable à toute collection de base en chanson d'ici.

De manière presque symbolique, rééditant sur le plan corporatif l'histoire de réconciliation yéyés-chansonniers initiée par Venne, le disque résulte d'une première collaboration entre le géant de la réédition yéyé Denis S. Pantis (l'équipe de l'étiquette Citation, avec Gylaine Maroist en tête) et la compagnie de disques Audiogram, maison-mère des auteurs-compositeurs-interprètes québécois (en fait, le département «projets spéciaux» mené par Patrice Duchesne, spécialiste du genre). D'où l'impression très nette de tenir entre les mains un hybride: le premier produit populaire haut de gamme de notre industrie du disque. Colportée en pub-télé manière Guy Cloutier, pas gênée de jouer l'accrocheuse carte nostalgique d'un certain hédonisme hippie, limitée à 14 titres (plus trois curiosités en boni) pour assurer un ratio redevances-profits intéressant (au lieu de remplir les 79 minutes disponibles du compact et courir à

la ruine), la compilation tient compte des impératifs commerciaux mais n'est pas chiche pour autant rayon contenu. On a respecté les critères d'excellence dorénavant attendus de tels florilèges: le transfert audio-numérique est irréprochable, le choix des titres impeccable et le livret copieux, incluant toutes les paroles des chansons, une iconographie conséquente, des commentaires-témoignages des interprètes, et surtout un texte d'introduction d'une honnêteté décapante signé par Venne lui-même. Dont voici un passage éclairant: «*Mon but? Toujours que la chanson fasse bien à l'interprète. Ainsi, pas besoin d'attendre l'inspiration: on prend les mesures de l'interprète, on voit ensemble ce qu'il faut faire, on le fait, l'auteur écrit et la chanteuse chante [...]*»

*Le Temps est bon* permet justement de constater qu'au-delà de cette chanson intelligente et populaire faite sur mesure, il y avait la marque d'une sacrée patte, aussi indélébile que reconnaissable. Une façon typiquement Venne de lancer une chanson comme une balle de revolver, à partir de son titre: c'était toujours gagné dès les premières mesures, quand Renée Claude propulsait *C'est le début d'un temps nouveau*, quand Isabelle Pierre portait à bout de voix *Les Enfants de l'avenir*, quand Pierre Lalonde signalait qu'*A Winnipeg les nuits sont longues...* C'était toujours fichtrement efficace, idéalement arrangé: jugez-en par le somptueux lit de cordes dans *Tu trouveras la paix*, la coquine guitare fuzz dans *Le Temps est bon*, les cuivres pétants de santé dans *C'est le début d'un temps nouveau*. Ce n'était toujours rondement résolu, avec une habileté très Lennon-McCartney: celui d'*Attention la vie est courte*, qui s'achève en fondu-enchaîné avec le refrain, est particulièrement brillant.

Ce sont ces structures mélodiques quasi parfaites, à l'exact confluence d'un Aznavour et d'un Burt Bacharach, qui justifient *Le Temps est bon* au présent, bien plus que les textes, aussi figés à l'an zéro de l'ère du Verseau que l'hymne *Aquarius/Let The Sunshine In* de la comédie musicale *Hair*. Entre les slogans nationalistes (*Demain nous appartient*, thème écrit en 1976 pour le Parti québécois), les odes à l'amour libre (*C'est le début d'un temps nouveau*, *Le Temps est bon*), les prises de possession de la planète (*Les Enfants de l'avenir*, *Le Tour de la Terre*) et le discours globaliste digne d'un Guy Godin (*Je suis toi et tu es moi / Et nous sommes le monde*), chanté par Emmanuelle dans *Et c'est pas fini*, l'auditeur le plus enveillé de cette idyllique période de tournant des *sixties* (moi, en l'occurrence) ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire. A l'utopique ménage à trois décrit dans *Le Temps est bon*, la réalité d'une vie à deux semble aujourd'hui bien plus désirable. Ce



qui ne rend pas la chanson moins jolie. C'est le bonheur de cette compilation et l'ultime preuve du génie de Stéphane Venne: les airs ne sont jamais viciés par l'air du temps. Au contraire. Ce disque est une bouffée d'airs frais.

## LES GRANDS NUMÉROS UN

Petula Clark Vogue/BMG-Québec

S'il s'agissait d'une compilation à prix budget, on ne se vexerait pas le pompon. On dirait: donnant donnant. On se contenterait de ces 15 titres assemblés à la sauvette, choisis n'importe comment et flanqués pêle-mêle sur un compact laid comme une boîte de lessive. On insérerait le disque dans le lecteur de l'auto, on surferait par-dessus les titres superflus et on fredonnerait en chœur avec Petula: «*Je me sens bien auprès de toi / J'ai l'impression d'être en vacances...*» Seulement voilà, aboulé au même plein prix que *Le Temps est bon*, vanté côté à côté au petit écran, l'écart éhonté de qualité mérite quelques lignes dénonciatrices. Parce que les efforts des uns sont minés par la pingrerie des autres. Parce qu'on tente à gauche d'élever les standards et que l'on s'en contrefiche à droite. Parce que le grand public, jamais habitué à mieux, n'exige ni ne cherche le livret farci de photos et de textes que son argent aurait légitimé. Prêchât dans la vallée de la Mort un jour de canicule, me direz-vous. Certes. Il me faudrait une pub-télé à moi pour miner cette voie pavée d'or. D'où, amis de la chanson, l'importance de se procurer *Le Temps est bon*: donnons raison aux vaillants.

TWANGO BANGO DELUXE David Lindley et Wally Ingram IRS/Ulfone Importation

«*Big good thing*», résume-t-il. Un bon gros truc. Ce disque dispense exactement ce que promet David Lindley dans son petit texte de présentation: du bon bang, du bon

twang. Deux gars, l'un aux guitares (la slide, surtout), l'autre aux percussions diverses, qui jouent leur nouveau matériel et quelques étranges trouvailles (*I Am A Patriot* de Steven Van Zandt, pote de Springsteen, et l'obscur *Well Well Well* de Dylan et Danny O'Keefe), enregistré en prise totalement directe, sans le moindre ajout subséquent. De la musique jouée pour se faire du bien. Et pour faire le bien, dénonçant au passage les aléas de la vie de musicien (*Cat Food Sandwiches*, à propos de la bouffe de tournée) et, plus important, quelques flagrantes injustices: les essais nucléaires (*Do You Want My Job?*), les droits d'auteur jamais payés aux pionniers du rock'n'roll (*Pay Bo Diddley*), les conditions de travail des ouvriers (*Cottonmill Blues*). C'est en gros ce disque de bon jus folk-blues que Lindley et Ingram nous ont servi sur scène au dernier Festival d'été de Québec. Mon estomac reconnaissant insistait pour que je vous le signale. Si introuvable, obtenez-le directement par courrier électronique ([ulfone@aol.com](mailto:ulfone@aol.com)). Et bon appétit.



Festival d'Avignon

# Shakespeare, notre contemporain

La cour d'honneur met en scène les luttes de pouvoir

CHRISTIAN RIOUX

Avignon — Pauvre cour d'honneur du palais des Papes. Elle a été mise à mal. Elle n'avait pas eu grand-chose à se mettre sous la dent depuis le début de ce 51<sup>e</sup> Festival d'Avignon. *Cédepe le tyran*, la pièce de Sophocle mise en scène par Henri Martinelli, n'avait pas soulevé l'enthousiasme. Pour tout dire, elle avait unanimement rebuté à peu près tout le monde, malgré les vedettes qu'elle mettait en scène.

Laurent Pelly sera au moins venu sauver la face de ce lieu prestigieux. Son *Vie et mort du roi Jean*, une pièce méconnue de Shakespeare, y fait éclater les jeux de pouvoir et les intrigues de palais jusqu'aux petites heures du matin. Pari tenu que la mise en scène de cette œuvre difficile du dramaturge anglais et que le metteur en scène de 35 ans parvient à rendre actuelle et poignante.

*Vie et mort du roi Jean* est pourtant une des pièces les moins jouées de Shakespeare. Elle met en scène quelques intrigues anciennes du règne troublé de Jean sans Terre, fils d'Aliénor d'Aquitaine, frère de Richard Cœur de Lion et grand-oncle de saint Louis. Une guerre s'engage entre la France et l'Angleterre dont l'enjeu est la ville d'Angers. La pièce expose toutes les trahisons du pouvoir avec parfois une surprenante modernité.

Par exemple, dans une scène étonnante, les rois de France et d'Angleterre vont jusqu'à se présenter seuls devant les habitants d'Angers pour leur demander qui est le «vrai roi». On voit soudain disparaître dans le jeu des comédiens toutes les campagnes électorales imaginables. Trouver cela chez un auteur du XVI<sup>e</sup> siècle, dans une pièce écrite vers 1596, il faut le faire. *Vie et mort du roi Jean* est peut-être finalement l'une des pièces les plus contemporaines de Shakespeare.

Si elle est rarement jouée, c'est probablement à cause de la crudité des luttes de pouvoir et des intrigues de château qu'on y trouve. Ici, pas de romance ni de sérénade. Tout n'est que vil intérêt. Et Shakespeare en connaît un bout sur le sujet.

Voilà ce que Laurent Pelly, jeune metteur en scène de Grenoble, a voulu illustrer: l'intensité des combats de clans. Comme un leitmotiv, à plusieurs reprises, le roi d'Angleterre s'avance sur scène empoignant sa couronne maudite qu'il finit par poser sur sa tête dans le plus parfait délire.

Jean sans Terre, particulièrement, apparaît dans les mots de Shakespeare, traduits par Jean-Michel Déprats, comme un véritable bâtard de

notre temps. Un *lone ranger* sans attaches, prêt à s'enthousiasmer pour la première cause, la bonne comme la moins bonne.

Ce qui frappe aussi, ce sont les éclairages grandioses. Ils ont rarement été si réussis dans cette cour aux dimensions démesurées qui en a égaré plus d'un. Sur un sol peint en mappemonde, le metteur en scène trace des frontières, d'immenses rectangles, de gigantesques cercles qui donnent soudain des dimensions humaines à la cour.

Les combats militaires sont habilement recréés par les mouvements d'immenses échafaudages sur lesquels trônent les comédiens qui parcouraient la scène en tous sens. Laurent Pelly a préféré ce découpage scénique plutôt que de jouer sur les décors et les costumes — qui ne sont en passant que des complets-veston et des uniformes militaires modernes.

On peut dire sans se tromper que le metteur en scène est un des rares à utiliser véritablement toute la cour. Tout cela crée un beau dépouillement, qui fait ressortir les mots de Shakespeare. Des mots qui résonnent longtemps après le spectacle.

## I Papparazzi

Difficile d'en dire autant de l'étrange animal que nous présente Yves Pagès dans une petite salle du lycée Saint-Joseph: *I Papparazzi*. On aura beau lire à peu près tout ce qui concerne de près ou de loin cette pièce censée parler de la société de l'information, on comprendra difficilement de quoi il s'agit.

L'ennui, c'est qu'en y assistant, on n'en saura guère plus.

Durant deux heures de *happening*, on retrace péniblement l'itinéraire d'un photographe qui ressemblerait à Raymond Depardon. Mais on n'en saura pas plus puisque viennent se mêler à la prose, parfois brillante, des scènes de commérçariat, de bureau d'assurance-chômage et de studio d'enregistrement.

Mais tout cela sans plus de lien que la succession rapide de tableaux déginglées. Ne cherchez pas d'histoire, il n'y en a pas. Comme le texte qui s'amuse à sauter du coq à l'âne sans plus de liens que le vagabondage plus ou moins excentrique de l'auteur.

Étrange idée que de mettre en scène de jeunes comédiens de qualité dans une pièce qui semble tout simplement à moitié écrite, pour ne pas dire inachevée. Et cela dans une écriture qui suscite parfois l'intérêt et crée quelques accents de poésie, mais qui, la plupart du temps, laisse le spectateur seul devant le vide.

Chose certaine, le commun des mortels n'y retrouve pas ses petits.

Un Classique

Hydro Québec présente

# LANAUDIÈRE

en collaboration avec La Presse

FESTIVAL INTERNATIONAL DU 29 JUIN AU 1 AOÛT 1998

dimanche 26 juillet 14h30 Desjardins

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE TROIS-RIVIÈRES LÉVEILLÉE  
GILLES BELLEMARE, direction  
CLAUDE LÉVEILLÉE, chansonnier, pianiste

Amphithéâtre 19 \$ 15 \$ 14 \$ Gazon 10 \$

samedi 1 août 20 h Hydro Québec

Franz-Paul Decker, un chef qui sait faire resplendir les somptueuses sonorités de l'orchestre romantique. Les univers féériques de Wagner et Strauss.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL FRANZ-PAUL DECKER, direction

WAGNER Entrée des Dieux dans le Walthalla (L'Or du Rhin)  
Lever du jour et Voyage de Siegfried sur le Rhin (Crépuscule des dieux)  
Murmures de la forêt (Siegfried)  
Marche funèbre (Crépuscule des dieux)

STRAUSS, R. 4 Interludes symphoniques (Intermezzo)  
Suite de valse (Der Rosenkavalier)

Amphithéâtre 42 \$ 34 \$ 25 \$ Gazon 15 \$

Venez pique-niquer à l'Amphithéâtre!

Sur présentation de votre billet de concert, il est possible de pique-niquer sur le «gazon» à compter de 18 h les samedis et de midi les dimanches.

Enfants de 12 ans et moins Admis gratuitement, dans la section «gazon», si accompagnés d'un adulte.

SPECIAL: TERRASSE DE L'AMPHITHÉÂTRE CONCERT ET BUFFET CHAMPÊTRE  
Samedi: 59 \$, dimanche: 34 \$ (taxes et service inclus)

Info LanaudièreBell  
1 800 561-4343  
450 759-4343  
www.lanaudiere.org

Canada

chaîne culturelle Radio-Canada Diffuseur officiel

Développement économique Canada Canada Economic Development

JOLLETTE

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

# DOMAINE Forget

Du 20 juin au 23 août

RÉSERVATIONS: (418) 452-3535 poste 872  
ou (sans frais) 1-888-DFORGET poste 872  
St-Irène, Charlevoix

Jeudi, 30 juillet 20 h 30 24 \$

Quatuor Allegri  
Peter Carter, violon  
David Roth, violon  
Jonathan Barritt, alto  
Bruno Schrecker, violoncelle  
œuvres de Haydn, Ravel, Beethoven

En collaboration avec Nesbitt Burns

Vendredi, 31 juillet 20 h 30 24 \$

Dale Bartlett et ses invités  
Andrée Azar, Darren Lowe, Claude Richard, violons  
Douglas McNabney, François Paradis, altos  
Jean DePlace, Desmond Høbig, violoncelles  
Jean Michon, contrebasse  
œuvres de Turina, Hummel, Brahms

Mercredi, 29 juillet 20 h 30 27 \$

Les Violons du Roy  
Direction: Bernard Labadie  
Christine Brandes, soprano  
œuvres de Händel, Bach  
Soirée Power Corporation du Canada

Dimanche, 26 juillet 20 h 30 24 \$

Régis Pasquier, violon  
Gérard Caussé, alto  
Paul Katz, violoncelle  
Emmanuel Strosser, piano  
œuvres de Marin Marais, Saint-Saëns, Fauré

En collaboration avec l'Association Française d'Action Artistique

Brunches-Musique  
Tous les dimanches de 11 h à 14 h  
26 juillet Bernard Cimon  
Chanteur-accordéoniste  
2 août Hélène Lacasse et Réjean Yacola  
Chansons québécoises

AFAA

chaîne culturelle Radio-Canada

NESBITT BURNS

The British Council

LES ARTS  
CINÉMA

## Rapidité et efficacité au rendez-vous

### THE NEGOCIATOR

De F. Gary Gray. Avec Samuel L. Jackson, Kevin Spacey, David Morse, Ron Rifkin, John Spencer, J. T. Walsh. Scénario: James DeMonaco, Kevin Fox. Image: Russell Carpenter. Montage: Christian Wagner. Musique: Graeme Revell. États-Unis, 1998, 135 minutes. Famous Players.

### MARTIN BILODEAU LE DEVOIR

Il est de moins en moins rare de voir surgir des studios hollywoodiens des films qui sont davantage l'œuvre d'un producteur que celle d'un cinéaste. *The Negotiator*, produit par Arnon Milchan, spécialiste du suspense bien huilé (*The Devil's Advocate*, *L. A. Confidential*, *Heat*, etc.), et réalisé par F. Gary Gray, un inconnu à la feuille de route aussi énigmatique, se distingue avant tout par sa rapidité et son efficacité. Y chercher les marques d'un auteur serait aussi vain qu'essayer de lire entre ses ficelles.

*The Negotiator* s'appuie solidement sur les personnalités de Samuel L. Jackson et Kevin Spacey, deux des acteurs les plus intéressants du cinéma américain, capables d'intériorité de même que d'un jet physique. Ici, le duo joue à fond de ces facultés dans des rôles d'adversaires que les circonstances pousseront à devenir complices.

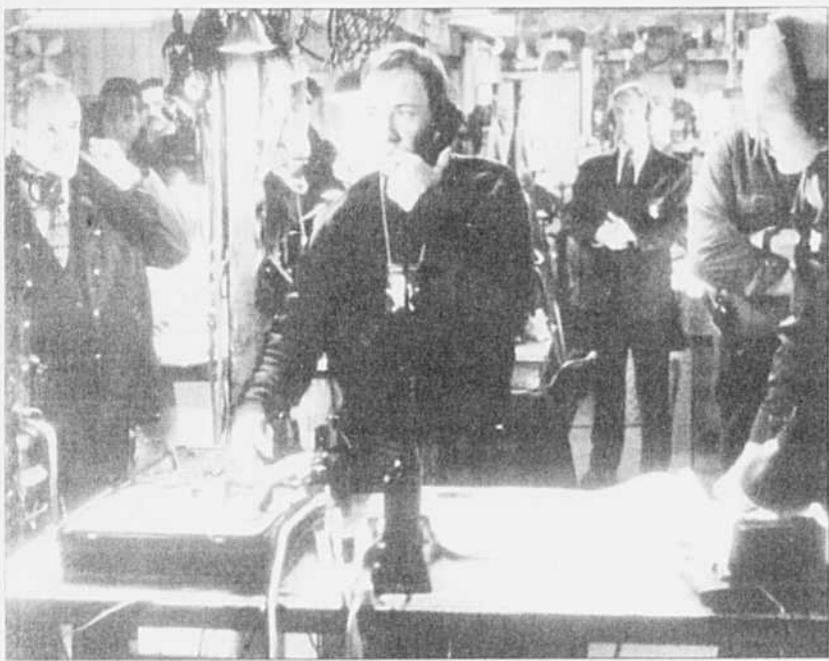
Lorsque son partenaire de patrouille se fait assassiner sans avoir eu le temps de lui communiquer les noms de leurs collègues qui ont fraudé la caisse d'invalidité de la police de Chicago, Danny Roman (Samuel L. Jackson), expert-négociateur dans les situations de prises d'otages, est aussitôt montré du doigt.

Constatant qu'il sert de bouc

émissaire à une histoire de corruption qui remonte assez haut dans la hiérarchie, et à la veille d'être inculpé au moyen de fausses preuves contre lesquelles il ne peut rien, il décide de prendre en otage l'une des têtes dirigeantes de ce trafic, ainsi qu'une poignée de civils. Après s'être enfermé avec ses otages dans un bureau situé au sommet d'un édifice fédéral, Danny réclame pour intermédiaire le réputé négociateur Chris Sabian (Kevin Spacey), qu'il espère impartial et capable de calmer les foudres de collègues, fraudeurs potentiels, qui ne rêvent que de l'avoir en joue, et qu'il doit lui-même démasquer pour sauver sa peau. Dépeché sur les lieux, Sabian aura tôt fait de comprendre que cette prise d'otage est l'œuvre d'un innocent persécuté.

Habilement inscrit dans le contexte américain d'aujourd'hui, où les héros prennent la justice entre leurs mains pour s'épargner un passage à tabac devant des juges corrompus et des jurés soudoyés, *The Negotiator* est un polar simple, musclé et divertissant, un *Dog Day Afternoon* manichéen animé par un enjeu interchangeable et dénoué au moyen d'une entourage de circonstance. Un film prétexte, en somme, à un face-à-face d'acteurs qui s'opposent par leur registre, leur physiognomie et leur personnalité, et dont la seule mise en présence commande une certaine autorité.

Mis en images et en son avec force mais sans raffinement, enveloppé d'une musique appuyée et parfois racoleuse, exécuté comme un plan de match de hockey rendu en prolongation, *The Negotiator* est le produit sur mesure d'une industrie qui n'aura qu'à brasser le bottin de la guide des acteurs pour nous sortir, dans un mois ou un an, une enième variation maquillée en nouveauté.



John Spencer, Kevin Spacey et David Morse

**CINÉMA ST-LÉONARD**  
9480, rue Lacordaire 324-9227  
TITANIC v.f. (G) 16h00 - 20h00  
ESPOIR RETROUVE (G) 16h00 - 18h45  
LA CITÉ DES ANGES (G) 16h00 - 21h30  
UN SACRÉ BON GARS (G) 16h00 - 21h30  
LE GARDIEN (16) 21h30 et autres  
CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA

**K.FILMS AMÉRIQUE** PRÉSENTE DANS SA SÉRIE DES GRANDS CLASSIQUES DU CINÉMA  
**PRIX SPÉCIAL DU JURY, FESTIVAL DE CANNES 1973**  
VERSION INTÉGRALE (3h40m) • COPIE NEUVE ET RESTAURÉE

# La maman et la putain

«UNE DES CRÉATIONS LES PLUS FORTES DU CINÉMA CONTEMPORAIN»  
LE LAROUSSE DU CINÉMA

«CE CHEF-D'ŒUVRE DE JEAN EUSTACHE SEMBLE ENCORE HORS DU TEMPS. UNE RARETÉ.»  
Martin Bilodeau, LE DEVOIR

de Jean Eustache  
avec Jean-Pierre Léaud, Bernadette Lafont, Françoise Lebrun

**TOUT LE MONDE PARLE DE MARIE !**  
"Le film le plus drôle de la décennie."  
MYRADIO, France 2

# marie a un je-ne-sais-quoi

www.aboutmarie.com

**A L'AFFICHE !**

QUARTIER LATIN	BOUCHERVILLE	LANGELIER	ST-BRUNO	LASALLE (Place)
LAVAL (Galerie)	LES CINÉMAS QUINZIE	LES CINÉMAS QUINZIE	ST-TH��RESE	ST-BASILE
PLAZA BELSON	CARTELOUS 2200	ST-JEAN	ST-JÉROME	
VALLEYFIELD	ST-HYACINTHE	ST-EUSTACHE	SON DIGITAL	

AUSSEI VERSION ORIGINALE ANGLAISE

## Dilemme moral bien dosé

### SAVING PRIVATE RYAN

De Steven Spielberg. Avec Tom Hanks, Tom Sizemore, Edward Burns, Barry Pepper, Matt Damon. Scénario: Robert Rodat. Image: Janusz Kaminski. Montage: Michael Kahn. Musique: John Williams. États-Unis, 1998, 150 minutes. Famous Players

### MARTIN BILODEAU LE DEVOIR

Nonobstant l'éloge patriotique et familial qui ceinture le film et lui sert de tapis sentimental, *Saving Private Ryan* est une œuvre superbe, d'une puissance visuelle epoustouillante, mise en scène par un Steven Spielberg qui, en renouant avec l'Histoire qu'il avait (qui l'avait) si bien servie avec *Schindler's List*, a retrouvé son sens du recit, de l'image, de la respiration, bref du cinéma.

Parti d'un scénario original de Robert Rodat, dont les précédentes entreprises (*Fly Away Home*, *Tall Tale*) ne semblaient pas annoncer la force de ce *Saving Private Ryan*, Spielberg a en effet accouché d'un grand film populaire, inspire des films du genre (dont *The Fighting Sullivan*, réalisé en 1944 par Lloyd Bacon) et armine a un recit initiatique et redempteur dont lui seul semble connaître la dose exacte a prescrire. Un recit dans lequel les enjeux personnels des personnages sont parfaitement assimilés au contexte historique impose, celui de la Seconde Guerre mondiale, et plus précisément celui du débarquement de Normandie.

Lorsque l'état-major de l'armée américaine, dont les troupes viennent a peine de débarquer sur les plages de Normandie, constate que trois soldats, fils d'une même famille, ont perdu la vie dans la même semaine et qu'un quatrième et dernier est porté disparu derrière les lignes ennemies dans la campagne normande, des ordres sont communiqués au capitaine Miller (Tom Hanks), l'enjoignant, ainsi que sept de ses hommes, de partir en mission pour retrouver vivant le jeune soldat (Matt Damon) et le ramener en lieu sûr. Au gré du parcours ou Miller et ses hommes traversent des villages détruits par l'armée allemande et échappent a une série d'em-



Tom Hanks campe intelligemment le rôle d'un capitaine qui ressemble parfois a un modérateur.

buscades, la question de la valeur d'une seule vie humaine meuble les dialogues de ces hommes chargés de risquer la leur pour n'en sauver qu'une seule.

Moins simpliste que les films de groupes habituels, ou la personnalité de chacun se voit circonscrite a une idée ou un concept, *Saving Private Ryan* installe a l'avant-plan une galerie de personnages simplement dessinés, qui verbalisent sur tous les tons et tous les modes le dilemme moral qui parcourt le film. Et si le capitaine, intelligemment campe par Tom Hanks, ressemble parfois a un modérateur, c'est qu'il est pris a partie par des soldats répartis sur l'échelle naive-cynique, échelle qui, comme dans la plupart des scénarios ayant l'obstacle pour objet et la rédemption pour enjeu, se renverse en dernière instance. Ainsi, la mauvaise conscience du groupe (excellent Edward Burns) parviendra a accepter la mission qui lui est confiée, tandis que celui qui est dévoué a la cause morale (Jeremy Davies) verra ses illusions laissées pour mortes lorsque sonnera la fin des hostilités.

### Une vérité crue

Les scènes de combat, d'une vérité crue, notamment dans la longue séquence du débarquement, qui ouvre le film, avec la plage d'Omaha jonchée de corps d  membres aux viscères exposés, sont cap  tes par une camera gracieuse qui s'illume et compose, avec les soins d'un montage audacieux, un tableau compl  tement destabilisant, dépaysant et désespère. Cette séquence, véritable morceau d'anthologie, inscrit d'emblée le film dans une démarche réaliste, en porte-a-faux avec les habituels films de guerre, abondamment illustrés par des champs-contrechamps ou les soldats et l'ennemi se regardent dans les yeux.

Par cette approche sensible et humaine, doubl  e d'une représentation chaotique et sans complaisance, le cinéaste omet délibérément de donner un visage a l'ennemi. Une tactique qu'il emploie ici a revers de *Duel* et *Jaws* puisque, plutôt que de rendre l'adversaire plus terrifiant, celui-ci n'en apparait que plus humain, plus failleble. Dans le même ordre d'idées, le corps film   de dos d'une femme qui s'écroule

sur le balcon de sa maison de ferme en voyant approcher les autorités militaires et cléricales venues lui annoncer la mort de ses trois fils émeut plus que n'importe quel gros plan sur un visage en pleurs. La scène, sobre et pourtant chargée d'emotion contenue, rappeller  ra a ceux qui s'en souviennent les belles envolées sentimentales de *The Color Purple*.

On peut certes reprocher a *Saving Private Ryan* ses simplifications historiques, cautionnées par son vécu de concision. Ainsi, le film de Spielberg passe sous silence la présence de soldats autres qu'américains lors du débarquement, omission qui ne manquera pas de froisser les Britanniques et les Canadiens. Or la prédilection du cinéaste pour les points de vue décalés (n'a-t-il pas filtré l'Holocauste a travers le regard d'un Allemand protestant?) et l'intime dans l'universel, la justesse de son propos et la sensibilité de son regard ramènent illico *Saving Private Ryan* dans le rang des grands films populaires, dans l'art desquels Spielberg apparait aujourd'hui comme le seul grand maître.

## Clins d'  il

### MAFIA

De Jim Abraham. Avec Jay Mohr, Lloyd Bridges, Olympia Dukakis, Christina Applegate. Scénario: Jim Abrahams, Greg Norberg, Michael McManus. Image: Pierre Letarte. Montage: Terry Stokes. Musique: Gianni Frizzelli. États-Unis, 1998, 88 minutes. Famous Players

### MARTIN BILODEAU LE DEVOIR

On connait Jim Abrahams pour ses satires de *Airport* et des séries policières, devenues respectivement *Airplane* et *Naked Gun*. Cette fois, anime d'une mission qu'on pourrait qualifier de tardive, le cinéaste et scénariste revise par l'humour le film de gangsters.

Ainsi, *Mafia* (autrefois baptisé *Jane Austen's Mafia*, titre beaucoup plus drôle) prend pour cible les deux *Godfather* de Francis Ford Coppola ainsi que les *Goodfellas* et *Casino* de Martin Scorsese.   uvres solides et intemporelles, personnelles a leurs auteurs et en marge des grands genres hollywoodiens, qui ont fait appel a toute l'ambition et l'audace du satiriste. Or, celui-ci releve

le pari avec des difficultés très apparentes, avec pour résultat un film dans son ensemble inegal et décevant, néanmoins émaillé de scènes truculentes.

Basant la satire sur le recit initiatique commun a tous ces films-références, *Mafia* impose d'entree de jeu un parrain maladroit (Lloyd Bridges, dans son dernier rôle), dont on r  montera le parcours, de son enfance en Sicile jusqu'a sa mort dans son jardin de Brooklyn. L'histoire nous est communiquée par la voix de son fils Anthony (Jay Mohr), un personnage dont *Mafia* suit le destin en parallèle, que les scénaristes ont calqué a moitié sur celui de Michael Corleone, a moitié sur celui campe par Robert De Niro dans *Casino*.

### Cap sur l'absurde

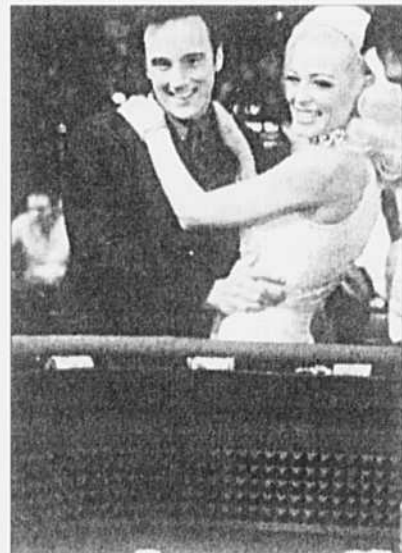
Véritable jeu-questionnaire — a quel film fait référence telle ou telle scène? —, le scénario de *Mafia* est un ramassis d'idées et de clins d'  il jetés p  le-m  le, sans véritable fil conducteur, courant d'un gag a l'autre, d'une époque a l'autre et d'un lieu au suivant, sans souci de vraisemblance ni de coher  nce. Ce serait difficilement reprochable si le cinéaste jouait sur ces inco-

h  rences, a défaut de quoi il semble les ignorer et n'en tire aucun profit satirique. Certes, quelques scènes mémorables, au casino notamment, qu'on presente — littéralement — comme un aspirateur a billets verts, maintiennent le cap sur l'absurde.

Dans le rôle secondaire délicieux de vulgarité d'une mamma italienne aux flatulences dévastatrices, Olympia Dukakis est inoubliable. Aussi, les révisions satiriques des personnages ne manquent pas de piquant. Celles de Diane Keaton dans *Godfather* (par Christina Applegate) en mode d'intégrité, de Sharon Stone dans *Casino* (par Pamela Gidley) en femme fatale a deux visages, de même que celle de James Caan dans *Godfather* (par Billy Burke) en cocainomane bien membre, assurent les meilleurs moments de ce *Mafia* aux gags intermittents.

Enfin, on se rejouit que Jim Abrahams ait accordée une importance aussi grande a la facture visuelle de son film, la manière du photographe Vittorio Storaro, célèbre chef-opérateur des deux *Godfather*, étant ici soulignée avec une grande vitalité. Aussi, le soin apporté aux décors d'époque (la Sicile des années 20, le New York

des années 30), habilement contredit par des anachronismes, ainsi que la musique de John Frizzell, évocation habile et souriante de la célèbre partition de Nino Rota, attestent des qualités plastiques d'un film auquel manque un scénario plus rigoureux.



Jay Mohr et Pamela Gidley

théatre du rideau vert

**MICHEL TREMBLAY**  
NOUVELLE CRÉATION !  
MISE EN SCÈNE : ANDRÉ BRASSARD

**RITA LAFONTAINE**  
**ANDRÉ BRASSARD**

**Du 4 août au 5 septembre 1998**

RÉSERVATIONS : (514) 844-1793  
www.rideauvert.qc.ca  
SERVICE DE GARDERIE, SAMEDI EN MATIN  , SUR RÉSERVATION SEULEMENT.

*Encore une fois si vous le permettez*

La Presse  
SPEKEL  
TVR  
Omni

**Cycle de cinéma Argentin**

Un plaisir a g  ter le cinéma

**ARGENTINE**

Montréal  
du 4 au 18 août 1998  
1564, St-Denis  
Info : 283-9000

Présenté par :  
Instituto Nacional de Cine y Artes Visuales  
Direccion General de Asuntos Culturales  
(Cancilleria Argentina)  
y Consulado General de la Republica Argentina en Montreal

LES ARTS

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre  
 ★★★★★: remarquable  
 ★★★: très bon  
 ★★: correct sans plus  
 ★: très faible  
 (C) : pur cauchemar

LA MAMAN ET LA PUTAIN

★★★★★

Vingt-cinq ans après sa création, ce chef-d'œuvre de Jean Eustache, aux fortes résonances autobiographiques, apparaît encore comme un objet hors du temps, un satellite autonome de la planète cinéma. Jean-Pierre Léaud, alter ego du cinéaste, campe un Parisien intellectuel et oisif entretenu par une commerçante (Bernadette Lafont) et amant d'une infirmière (Françoise Lebrun), qui ne cache ni à l'une ni à l'autre, son double-jeu amoureux. *La Maman et la Putain*, qui porte en lui les signes d'un suicide annoncé, se pose des aujourd'hui sur l'écran du Complexe Desjardins, dans sa version intégrale de 3h40, miraculeusement passée par les laboratoires de restauration. Une rareté. Cinéplex Odeon.

Martin Bilodeau

HIGH ART

★★★ 1/2

Premier long métrage de l'Américaine Lisa Cholodenko, une ancienne élève de Milos Forman, *High Art* est un drame incandescent et bukowskien qui dessine, sur fond sale et obscur d'un appartement new-yorkais ou l'art et la drogue naissent de la même urgence, la rencontre amoureuse d'une photographe qui a quitté dix ans plus tôt la scène commerciale (Ally Sheedy, remarquable) et de l'assistante éditrice d'un magazine photographique déterminé à la remettre en vogue (Radha Mitchell). Un film à l'atmosphère envoûtante, illustré par des plans fixes, sortes de clichés photographiques à la fois documentaires et poétiques dont la somme égale une œuvre belle et cohérente, sobre et émouvante. Cinéplex Odeon.

M. B.

WILD MAN BLUES

★★★ 1/2

À la tête d'une toute petite équipe de tournage, la cinéaste Barbara Kopple a suivi Woody Allen et son Dixieland Jazz Band pendant leur récente tournée européenne. Interrogeant le culte qu'on voue au réalisateur de *Manhattan* dans ces contrées, ouvrant par ailleurs une porte sur l'intimité du couple qu'il forme avec Soon-Yi Previn, ce documentaire (qui s'abandonne à plusieurs prestations musicales) installe le cinéaste dans une nouvelle perspective. Ne serait-ce que pour certaines scènes-chocs très gratinées ouvrant quelques tiroirs sur l'âme hautement névrosée du sujet. *Wild Man Blues* vaut amplement le détour. Parallèle.

Odile Tremblay

MULAN

★★★

Voilà un dessin animé qui tranche avec les salades culturelles mixtes que nous sert habituellement Disney. Inspiré d'une légende chinoise deux fois millénaire, *Mulan* raconte l'histoire d'une jeune femme qui, pour éviter à son vieux père de rejoindre l'armée qui l'appelle, se déguise en homme et sauve l'Empire de l'invasion des Huns. L'illustration splendide, inspirée des dessins traditionnels chinois, ainsi que l'histoire du rite de passage de Mulan, habilement jumelée à un personnage de dragon loufoque, font vite oublier les chansons insipides et les valeurs-marteau apparemment indispensables pour Disney. Famous Players.

M. B.

THE TRUMAN SHOW

★★★

Ce bon film du talentueux cinéaste Peter Weir eût pu pousser son sujet plus loin, mais tel quel, *The Truman Show* demeure une très bonne satire

tant de l'importance démesurée prise par le petit écran dans nos existences que de la perte de vie privée poussée ici jusqu'à l'angoisse. Donnant la vedette à Jim Carrey dans un rôle beaucoup moins caricatural que d'habitude, le film raconte l'histoire d'un homme filmé à son insu depuis sa naissance. Une atmosphère vraiment trouble naît de ces décors, de ces costumes kitsch, de cette intrigue lancinante à teneur hautement paranoïaque qui traque nos hantises de fin de siècle. Famous Players.

O. T.

DEJÀ VU

★★ 1/2

Comédie grave et guillerette à la fois, dans laquelle le cinéaste Henry Jaglom (*Last Summer in the Hamptons*) dissèque les rapports de couple et la psyché individuelle à la lumière des appels du cœur et des obligations de la vie. *Dejà Vu* raconte les pérégrinations d'une Américaine quadragénaire qui, à la veille de se marier, entend l'appel d'un homme auquel elle sent que son desti est lié. Assis sur un jeu de pistes un peu systématique, *Dejà Vu* procure néanmoins quelques beaux moments, grâce à la présence occasionnelle de Stephen Dillane et Vanessa Redgrave, qui font oublier le jeu froid de Victoria Foyt. Cinéplex Odeon.

M. B.

CHINESE BOX

★★ 1/2

Cette lettre d'amour adressée à une Hong-Kong rétrocedée par le cinéaste Wayne Wang (*The Joy Luck Club*, *Smoke*) s'avère davantage un film d'ambiance, de facture, le portrait d'une ville frenétique au tournant de son destin qu'une œuvre de scénario. Récit d'union et de désunion entre un Anglais leucémique (Jeremy Irons) et une belle Hong-Kongaise (Gong Li) à l'heure où l'enclave britannique s'apprête à retourner entre les mains de la Chine. *Chinese Box* est une sorte de blues lancinant, auquel le cinéaste ne parvient toutefois pas à greffer des intrigues cohérentes. Famous Players.

O. T.

THE X-FILES

★★ 1/2

Les fans l'attendaient avec impatience, voici donc *The X-Files* -ze-movie-, excoissance bruyante et jouissive de la télésérie du même nom, que le réalisateur Rob Bowman a mis en images sur un scénario qui se veut autant la suite de ce qui a précédé que l'amorce de ce qui devrait suivre. Reflet fidèle des meilleurs épisodes de la série, *The X-Files* présente des développements nombreux qui s'emmêlent et se démêlent au gré des pièges tendus par le producteur-scénariste Chris Carter, qui va jusqu'à mettre en danger la relation platonique de Mulder et Scully, l'une des plus fines et les plus intelligentes de l'histoire de la télévision, qui franchit par ailleurs avec succès la difficile frontière du grand écran. Cinéplex Odeon.

M. B.

THE OPPOSITE OF SEX

★★ 1/2

Cette comédie de mœurs de Don Ross est servie par quelques bonnes idées, un ton et des répliques souvent drôles, portés par la voix hors champ de l'actrice principale, mais *The Opposite of Sex* flotte entre deux niveaux de récit et parvient mal à trouver son ancrage. Christina Ricci en petite délinquante qui sème le trouble, dans le registre grinçant qu'on lui réserve toujours, est rigolote, mais tout un pan du film se concentre sur l'homosexualité de son frère (Martin Donovan) et devient infiniment plus cliché. Certains personnages sont très mal développés. Quand l'humour leroce est de la fête, le film lève, mais ailleurs le ton change et la satire tombe à plat. Cinéplex Odeon.

O. T.

THE MASK OF ZORRO

Réalisée par Martin Campbell (*Goldeneye*), cette énième production mettant en vedette le célèbre héros masqué créé en 1919 est une grosse machine bruyante et remuante. Ironie du sort pour un film de capes et d'épée, ce sont les scènes de séduction, entre un Antonio Banderas croustillant et une poupée galloise maquillée foncée (Catherine Zeta-Jones), qui fonctionnent le mieux dans toute cette bouillabaisse disneyenne. Le reste, les duels, les bons et les méchants, ne procure qu'un ennui poli. Cinéplex Odeon.

M. B.

OUT OF SIGHT

★★

Adapté d'un roman d'Elmore Leonard (*Get Shorty*), *Out of Sight* n'est pas sans vertu mais tourne un peu à vide. La réalisation de Steven Soderbergh (*Sex, Lies and Videotape*) est

honorable, parfois scintillante, mais cette histoire d'amour-haine entre un cambrioleur (George Clooney) et une policière (Jennifer Lopez), sorte de jeu des possibles porté par un humour vif, s'essouffle en cours de route et manque d'une vision d'auteur qui lui permettrait de transcender le genre. Cinéplex Odeon.

SMALL SOLDIERS

★ 1/2

Joe Dante (*Gremlins*) nous sert ici un divertissement standardisé qui, outre le déploiement technologique permettant à des figurines animées de partager l'écran avec des acteurs de chair et d'os, n'est qu'un ramassis de vieilles idées et de références aux films populaires pour toute la famille, assemblées par une volonté de dénoncer cette guerre qui elle donne en spectacle. Famous Players.

M. B.



Un univers très particulier est présenté dans *High Art*.

Cinéplex Odeon: 849-FILM  
 Famous Players: 866-0111

Parallèle: 843-6001  
 Cinéma du Parc: 287-PARC

Festival des Arts de Saint-Sauveur

Du 31 juillet au 9 août 1998

31 juillet  
**Ouverture**  
 Les 100 ans de Gershwin

1 et 2 août  
**PREMIÈRE CANADIENNE**  
 Stockholm 59\* North  
 soloists of  
**Royal Swedish Ballet**

3 août  
**Danse Théâtre de Montréal**  
 Bande à Part

4 août  
**Ensemble Amati**  
 Aventure à Trois Temps

5 août  
**Montreal Jubilation**  
 Gospell Choir

6 août  
**Compétition de danse**

6 août  
**Ensemble Romulo Larrea**  
 et **Véronica Larc**  
 Un soir à Buenos Aires

7 et 8 août  
**PREMIÈRE NORD AMÉRICAINE**  
**Ballet de St-Petersbourg & Principal American Dancers**

Du 1er au 8 août ateliers de danse pour professionnels et niveaux avancés



VILLAGE  
 Saint-Sauveur



HÔTEL  
 National  
 Saint-Sauveur

LE DEVOIR  
 The Gazette

AEROFLOT  
 Russian International Airlines

Un peu de peur

L'événement Fant-Asia, qui bat son plein à l'Impérial jusqu'au 10 août, propose mardi (19h30) le film hong-kongais *Naked Killer*. Réalisé par Clarence Ford, ce thriller raconte l'histoire d'une jeune femme qui, après avoir abattu l'assassin de son père, se voit recrutée par une agence de tueurs à gages. Ça s'annonce *hard* et *hot*.

SOURCE FANT ASIA



RÉSERVATION RÉSEAU ADMISSION :  
 7 9 0 - 1 2 4 5 ■ 1 - 8 0 0 - 3 6 1 - 4 5 9 5  
 INFO ■ 4 5 0 . 2 2 7 . 0 4 2 7

## Le grand-père de la techno

Pierre Henry  
est l'un des grands créateurs contemporains

MARIE-AUDE ROUX  
LE MONDE

Tous les dix ans environ, Pierre Henry ressent le besoin de mettre les pouces pour faire le point: sans doute cet homme sent-il nécessaires ces garde-fous qu'il demande aux autres afin de mieux se contenir et de se prouver qu'il est encore des nôtres. D'émirge voué à la solitude par nécessité et non par nature, il voit dans la démultiplication des styles et des sons le moyen d'être un groupe à lui seul. Lui refuse-t-on un siège à la droite des institutions? C'est le prix tôt payé d'une liberté qu'il partagera cependant avec les plus grands: Bédart, Balanchine, Cunningham, Carlson, Marin pour la danse, Grémillon, Rouch, Carné, Painlevé, Weyergans, Russel pour le cinéma, les plasticiens Arman, Klein, Mathieu, Degotex, sans compter les publicitaires — de la gaine Scandale au récent Amour foot pour Libération.

### «L'orage, le vent et le train»

«L'orage, le vent et le train» est un livre de Pierre Henry, paru en 1979, qui raconte son expérience de la musique concrète. Le livre est divisé en trois parties: «L'orage», «Le vent» et «Le train». Dans «L'orage», Henry décrit son expérience de la musique concrète à la radio. Dans «Le vent», il parle de son expérience de la musique concrète à la télévision. Dans «Le train», il parle de son expérience de la musique concrète à la radio.

De là aussi le rêve, que chaque sensation confirme, à force de toucher, taper, frapper, effleurer, d'être soi-même instrument: «Il me faut un contact physique étroit avec les matériaux... l'enregistre, pourquoi pas, nu, afin que mon corps, lui aussi, joue.» Se faire non pas voyant mais «entendant», non

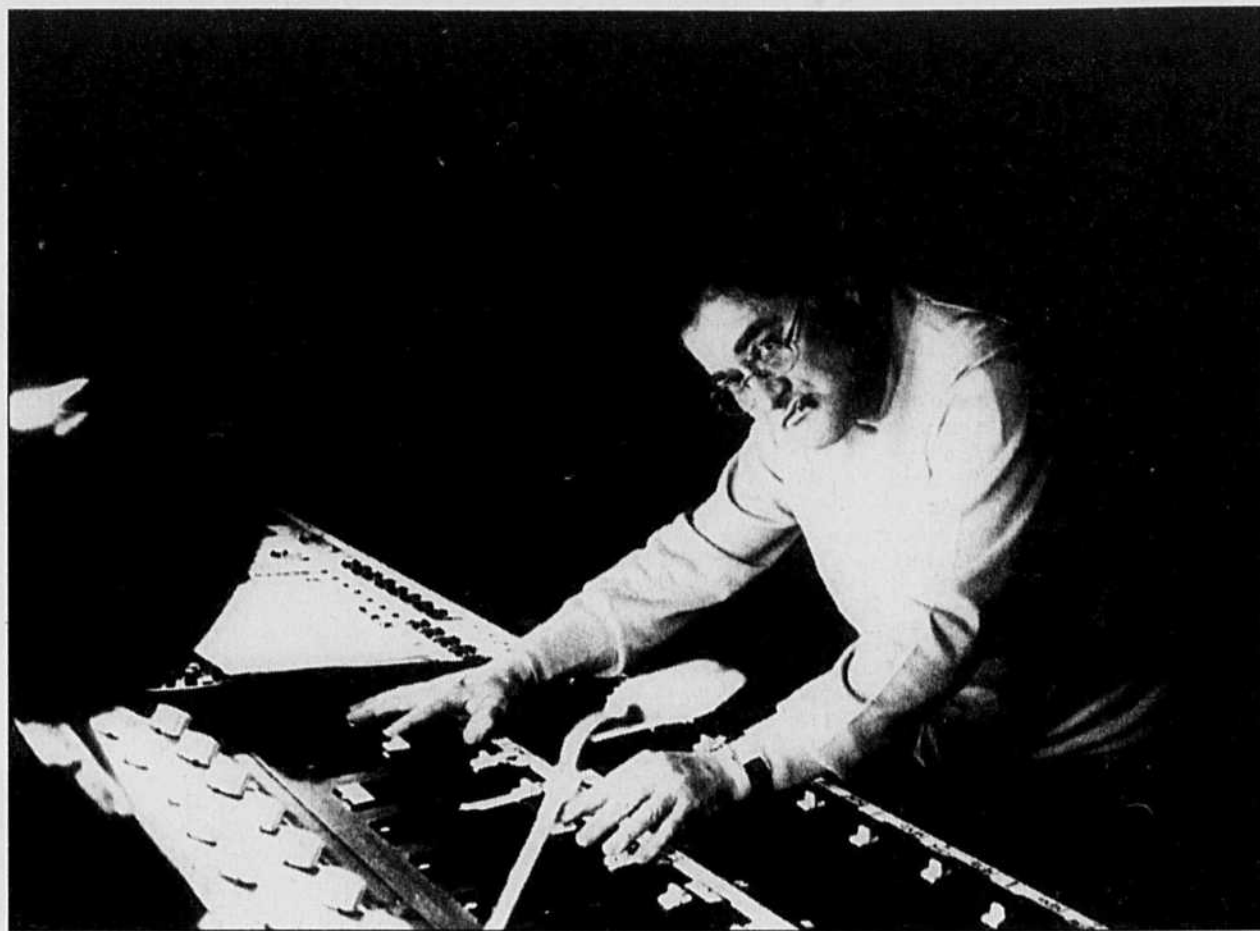
par un dérèglement des sens, mais par celui des sons.

Paradoxal, Pierre Henry? Eclectique, plutôt; obsessionnel, plus encore: homme de l'Apocalypse et de la Genèse, chantre des grands Livres des morts, à la poursuite d'une mystique du verbe, d'un son d'où naîtrait le sens. Chez ce musicien du rituel s'affirme le désir dévorant, presque enfantin, d'avoir avant tout un public: «Si j'ai transformé le concert en cérémonie, c'est peut-être par souci d'être mieux entendu et mieux compris d'un plus grand nombre. En ce sens, je suis un musicien liturgique.»

Soucieux de saisir autrui, Pierre Henry est lui-même un homme hanté par des références auxquelles il ne cesse de revenir. Que ce soit par la mise en abyme d'auteurs majeurs, tels Artaud, Hugo, Milton, Proust, Lautréamont, ou de mythologies et textes sacrés (*Orphée*, *L'Apocalypse de Jean*, *Livres des morts tibétain et égyptien*, etc.), ou dans le souci de s'approprier certaines figures de la musique, en condensant par exemple les symphonies de Beethoven en une *10<sup>e</sup> Symphonie* conçue comme une manière de «Traité des objets sonores» beethovenien.

### Prochaine «tour de Babel»

Cet homme de terrain plus que de laboratoire se dit ouvert à toutes les disciplines et à tous les sons. Si on lui parle «opportuniste», voire «prosélytisme», il répond «rayonnement» et «exhaustivité»: «La vie est courte et il faut montrer tout ce que la musique peut faire.» Qu'on le baptise aujourd'hui père (ou «grand-père!», précise-t-il) des musiques techno et des DJ ne l'émeut pas: «La techno a toujours existé, mais sans les besoins commerciaux de la danse.» Pierre Henry n'en finira donc jamais d'embrasser ce monde sonore. L'œuvre prochaine? Justement une tour de Babel avec chanteurs, groupes, comédiens, créateurs d'images et de lumières; en bref, une sorte de «revue futuriste et moderne».



Pierre Henry photographé en 1986 devant une console multipistes

## Les retours sur sons de Pierre Henry

À Paris, une rétrospective consacrée au père de la musique concrète

FESTIVAL PARIS,  
QUARTIER D'ÉTÉ

Jusqu'au 1<sup>er</sup> août, à 20h30  
Musée national du Moyen Âge  
Hôtel et thermes de Cluny

MARIE-AUDE ROUX  
LE MONDE

Depuis 1990, le festival Paris, Quartier d'été est passé maître dans l'art de drainer dans des lieux souvent superbes, inusités, insolites parfois, ce public vaquant des mois d'été, qui s'ignore lui-même et se découvre, comme à son insu, vacant.

Cinquante ans de musique concrète sous la houlette de Pierre Henry! Une grande première pour cette manifestation que de consacrer un festival dans la musique contemporaine, une régulière et nécessaire introspection pour Pierre Henry, qui s'offre rituellement en tribut à la déesse Anthologie. La dernière fois, c'était en 1988, au Musée d'art moderne. Une passion qui le poussera sans doute un jour à organiser une anthologie de ses anthologies...

Pierre Henry confesse volontiers qu'il n'est pas mécontent de prendre ses quartiers d'été dans les murs mêmes qui virent fleurir quelque trente ans auparavant les fameux *Polytopes* de Xenakis... C'est qu'il y a, chez ce musicien, le double besoin de retrouver et de défaire, de renouer et de dépasser, qui lui permet de s'attacher continuellement à tous les sons d'aujourd'hui sans jamais y perdre le sien.

Conçu par le maître des lieux en dix soirées thématiques, l'histoire de la *Musique concrète des origines à nos jours (1948-1998)* parcourt, jusqu'au 1<sup>er</sup> août, œuvres clés et jalons obsessionnels sans véritable souci chronologique. Il ne s'agit pas d'écrire l'histoire mais de l'inscrire dans le temps présent de manière vivante et fluctuante, sans que cesse jamais le

processus de création. Ainsi, toutes ces œuvres minutieusement remasterisées, dont certaines «présentées en extraits ou dans des versions raccourcies», collaborent-elles à une œuvre en perpétuel devenir — en quelque sorte définitivement inachevée.

### Les volets

Un premier volet, intitulé «Futurisme», marque à la fois l'hommage tardif (1975) au précurseur de 1913, le bruitiste italien Luigi Russolo (Futuriste) mais aussi le retour du compositeur sur ses propres traces avec la fameuse *Symphonie pour un homme seul* de 1950, écrite avec Pierre Schaeffer.

Si les années 50 (deuxième soirée) s'adonnent de préférence aux œuvres brèves (*Microphone bien tempéré*, *Musique sans titre et Haut voltage*), c'est pour mieux expérimenter cette liberté nouvelle («la première approche d'une petite cosmogonie») sans se laisser prendre au piège de la grande forme.

Avec la troisième soirée, «Antagonismes d'aujourd'hui», c'est une réminiscence des journées consacrées, dans le cadre du Festival d'automne de 1996, à l'œuvre domestique par excellence, *Intérieur/Extérieur*, véritable promenade-exposition au domicile du compositeur: «On était loin du concert bourgeois... Les gens faisaient connaissance avec mon univers, se promenaient dans les pièces où étaient installées des enceintes [...] certains étaient couchés sur mon lit.» Paradoxe de la réversibilité: la même année, les matériaux d'*Intérieur/Extérieur* donneront naissance à son double inversé: *Antagonismes*.

Hier, vendredi, initiation avec «Sons larsen» proposant tout à la fois *Le Voyage* (1962), ce parcours transcendant imaginé à partir du *Livre des morts tibétain*, et la 2<sup>e</sup> *Symphonie* dédiée au complice de jadis, Pierre Schaeffer. Huit mouvements réalisés uniquement au moyen de larsens acoustiques travaillés en chambre sourde, à l'écoute des bruits d'un corps.

Avec «Tous les rituels», c'est le demiurge (*Primes*) et le visionnaire (*Fragment pour Artaud*) qui parle, le syncrétique aussi avec cette messe électronique (*Prayer*), célébrant dans la langue de Shakespeare une liturgie catholique revisitée par les sonorités rock des Spooky Tooth.

### Polyphonie instrumentale

Interpénétrations rouge et bleu, *Gymkhana*, *Pierres réfléchies* (dédiée encore à Schaeffer) sont autant d'exemples de cette «polyphonie instrumentale» chère à Pierre Henry. Une manière de rendre le son instrumental à la matière, comme un corps à la poussière. Seul le récent *Schubert 97* use d'une dialectique autre, le fameux *Quartettssatz* se voyant adjoindre Ravel, Debussy et... Saint-Saëns!

Septième nuit: celle du surgissement d'Orphée (avec Orphée Ballet de Bédart, *L'Écho et le Voile d'Orphée*). Pierre Henry n'a-t-il pas toujours célébré ce double créateur, incarnation des «retrouvailles lyriques», ce personnage fraternel dont il partage la volonté viscérale «d'apprivoiser les sons du monde et d'en faire de la musique»?

Autre référence retrouvée, Hugo et sa cosmogonie («*Les Éléments, l'air et l'eau*»): des extraits de la *Hugosymphonie*, cette œuvre tout entière possédée par la voix, sont encadrés par les *Souffles* (issus du *Voyage tibétain*).

Après la nuit métaphysique de *La Mort égyptienne* — cet autre Livre des morts mis en musique avec et pour l'Ircam en 1987, la nuit ultime, celle de «l'histoire temporelle des matériaux». Et pour cela, *Aube* (extrait de *La 10<sup>e</sup> remix beethovenienne*, récemment créée au Festival de jazz de Montreux), *Une histoire naturelle*, sorte de «livre du commencement et de la fin», où se mêlent sons des hommes et des animaux, du végétal et du minéral, clameurs des continents les plus reculés — de l'Afrique à l'Extrême-Orient. Ce monde des origines et des émergences est bien celui auquel aspire Pierre Henry, au point de procéder à son propre chaos en superposant *La Noire* à 60 et *Granulométrie*...

Mais la nouvelle *Messe pour le temps présent*, n'est-ce pas aujourd'hui Tokyo 2002, qui clôt malicieusement ce double jubilé de musique par un hymne à la gloire de la prochaine Coupe du monde de football?

## FESTIVAL ORFORD

du 2 juillet au 15 août 1998

### Une bouffée classique d'airs purs...

Samedi 25 juillet - 20h

S. RACHMANINOV

Concertos pour piano nos. 1, 2 et 3

I Musici de Montréal - direction: Yuli Turovsky

Solistes: André Laplante, Sergei Babayan

Vendredi 31 juillet - 20h

Quatre chefs-d'œuvre dont:

C. DEBUSSY - l'Après-midi d'un faune pour flûte, clarinette et piano

W.A. MOZART - Quintette pour piano et cordes, K. 452

Neuf maîtres-pédagogues dont le pianiste Henri Brassard et le flûtiste Robert Langevin

Samedi 1<sup>er</sup> août - 18h30

«Concert Pique-nique»

W.A. MOZART - Extraits de Don Giovanni et La Flûte enchantée

L.V. BEETHOVEN - Extraits de Fidélio

Ce concert aura lieu sur les terrasses du Centre d'Arts Orford

Centre d'Arts Orford

1 888 310-3665 • (819) 843-9871



## FESTIVAL DE TROIS

Au cœur des mots

Saison 1998



Sacha Guitry



Jean Faucher



Françoise Faucher



Gérard Poirier

Lundi 3 août

Soirée Guitry

Sous le signe aillé de la fantaisie avec Françoise Faucher et Gérard Poirier  
Conception et mise en lecture de Jean Faucher



Violette Leduc



Anne-Marie Alonzo



Béatrice Picard



Hélène Loiselle

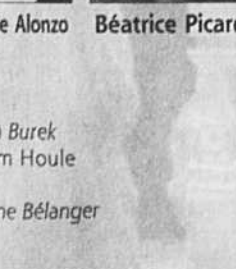
Lundi 10 août

Ravages

de Violette Leduc avec Hélène Loiselle, Pascale Montpetit et Julie Vincent  
Adaptation de Anne-Marie Alonzo  
Mise en lecture de Béatrice Picard



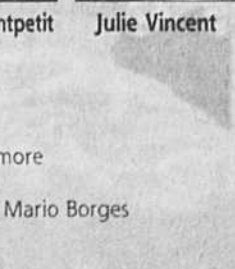
Violette Leduc



Anne-Marie Alonzo



Béatrice Picard



Hélène Loiselle

Lundi 24 août

Les Poètes maudits

Baudelaire, Verlaine, Rimbaud avec François Tassé, Danny Gilmore et Marcel Pomeroy  
Montage et mise en lecture de Mario Borges

Lundi 31 août

Soifs

de Marie-Claire Blais avec Sophie Lorain, Geneviève Lavigne, Béatrice Picard, Pauline Michel et Yvon Bilodeau  
Musicien: Charles Papisoff  
Adaptation de Marie-Claire Blais  
Mise en lecture de Anne-Marie Alonzo

En présence de Marie-Claire Blais

PLACE À LA LITTÉRATURE

LE DEVOIR

Billets en vente / Réservations  
Maison des Arts de Laval 652-4442  
Réseau Admission 790-1245  
Tous les spectacles sont à 20h00.

Maison des Arts de Laval  
1395, boul. de la Concorde ouest, Laval (Qc)  
Métro Henri-Bourassa, autobus 35 ou 37

Prix régulier: 18 \$  
Prix étudiants et aînés: 15 \$  
(taxes incluses)  
Série abonnement: 25 % de réduction

Alonzo  
MAISON DES ARTS DE LAVAL



## Trois aspects de la foi en musique

FRANÇOIS TOUSIGNANT

## JOSQUIN — L'HOMME ARMÉ

Josquin Desprez: *Ave Maria*; *L'Homme armé* (dans le sixième ton); *Missa L'Homme armé*; *Lata Dies* (dans le sixième ton); *Absalon, fili mi*; Jheronimus Vinders: *Lamentation sur la mort* de Josquin. Oxford Camerata, dir.: Jeremy Summerly. Durée: 56 min. 01. Naxos Alte Musik Early Music 8.553428

Je vous ai déjà parlé de cet ensemble, pas en termes très approbateurs, pour la musique de Jakob Obercht. Jeremy Summerly et ses troupes récidivent ici avec la musique de Josquin Desprez, un compositeur que nul autre que Jean-Sébastien Bach tenait en très haute estime, bien qu'il soit tombé dans l'oubli déjà à son époque, et qui commence à peine à parler un peu à la nôtre, pour quiconque aime aussi la pensée intellectuelle en musique.

Je maintiens toutes mes grosses réserves sur l'enregistrement: c'est sec et froid. Je maintiens aussi ma louange de la justesse du chœur: impeccable. Ici cependant, un autre vent semble souffler.

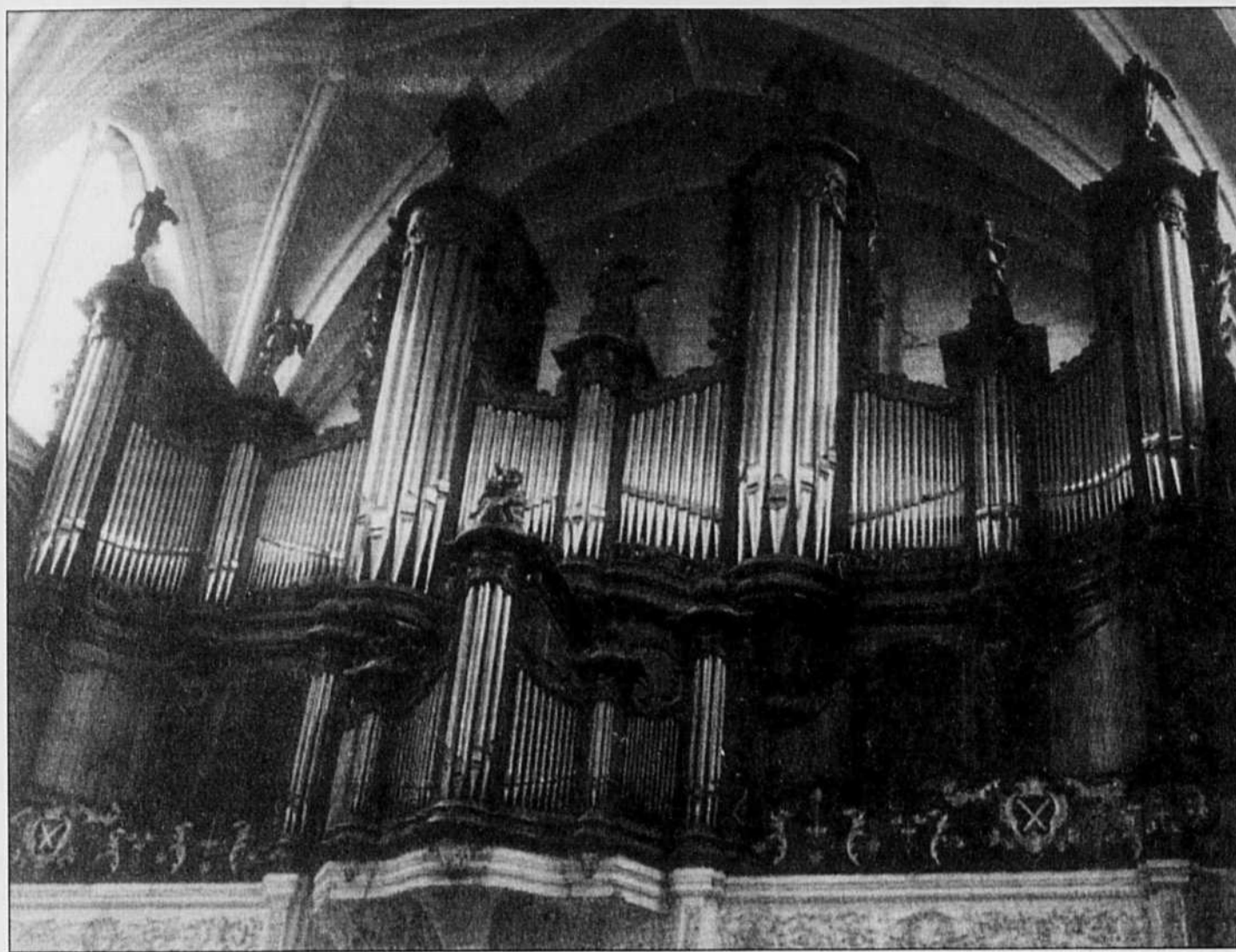
Cela vient probablement de la conception du disque. *L'Homme armé* est un thème favori de la fin du Moyen-Âge et du début de la Renaissance, avant que le Concile de Trente n'édicte de nouvelles lois pour régir les canons de l'écriture religieuse (avec Palestrina comme principal, mais non unique modèle). On ne saurait dénombrer le nombre de messes et de compositeurs qui l'ont utilisé comme Teneur.

La Teneur est cette mélodie de base sur laquelle vont s'articuler toutes les parties de la messe et qui se retrouvera, souvent savamment transformée, dans toutes les parties, et qui permet au compositeur de trouver une certaine unité dans son travail et à l'auditeur attentif de s'y retrouver dans cette complexe polyphonie construite sur un texte connu. Oui, il faut aborder une messe en en maîtrisant le texte, ce qui n'est pas si difficile, et si possible son symbolisme. Les compositeurs adorent jouer sur le symbole et le nombre; qu'y pouvons-nous?, c'est une (belle) déformation professionnelle chez eux.

Alors, il faut garder dans l'oreille ce qu'est *L'Homme armé*. Pas de problème: on vous présente la mélodie, chantée à l'unisson. Donc, vous aurez tout le loisir de l'apprendre par cœur ou encore de faire cette expérience que la technologie actuelle permet, à savoir programmer votre lecteur pour réentendre la mélodie avant chacun des morceaux de la messe. Ainsi, suivre le travail de composition est plus aisé.

On entre aussi plus facilement dans l'intimité spirituelle de Josquin pour mieux en découvrir et en admirer la science. En cette période de religion à la carte, il est parfois bon de se remémorer que l'adhésion à la foi, comme la compréhension de la musique, est autre chose que du divertissement et exige un effort certain.

L'interprétation dans tout cela? Elle



Le buffet des grandes orgues de la cathédrale Saint-André de Bordeaux.

PIERRE BACULARD

manque un peu d'ampleur sonore, c'est le défaut de prise de son, mais elle est d'une intelligence qui force le respect. Une sorte de beauté froide, parfaite, qui passe par la sensualité de la voix pour hausser l'esprit vers des constructions architecturales exceptionnelles. Pas d'«entertainment»; plutôt une porte ouverte vers un ailleurs que croyants ou non ne peuvent s'empêcher d'admirer. Pas une version idéale, par son manque de relief, mais une mise en concept tout à fait valable.

ANGELA HEWITT  
PLAYS MESSIAEN

Olivier Messiaen: *Préludes* (1928/9); *Île de Feu* n° 1 et n° 2, extrait des *Quatre Études de rythme* (1950). Trois extraits des *Vingt Regards sur l'Enfant-Jésus*: n° 4, *Regard de la Vierge*; n° 10: *Regard de l'Esprit de Joie*; n° 15: *Le Baiser de l'Enfant-Jésus*. Angela Hewitt, piano. Durée: 75 min. 48. Hypérion CDA67054

Je vous avertis illico: Angela Hewitt fut une de mes collègues lors de mes études; bien que je n'aie jamais eu d'affinités spéciales avec elle, on a toujours une admiration affective pour quelqu'un qu'on a côtoyé longtemps. Alors, si mon texte teinté du parti pris, vous serez en mesure de décoder.

Folle de Bach, on la connaissait. Fougueuse en scène (j'ai mémoire des concertos de Chopin où la voir arriver au clavier donnait le frisson), on la savait. Ici, on découvre une autre facette de cette artiste timide et réservée: la pianiste qui s'abandonne à la sensualité mystique et sensuelle — on ne soulignera jamais assez qu'Hewitt est formidable — du piano de Messiaen.

Les *Préludes* sont la première œuvre de Messiaen; Debussy y est omniprésent par l'inspiration mélodique et la sensualité non fonctionnelle de l'harmonie. Les modes sont encore intuitifs, le compositeur explore, la pianiste aussi. Une adé-

quation sympathique, un plaisir communicatif de la découverte qu'une meilleure prise de son aurait mieux fait partager.

À l'opposé du spectre, deux extraits des *Études de rythme*, une des pages les plus avant-gardistes du compositeur. Étonnement! Bien qu'on y sente toute la recherche et la quête d'émulation de compositeur face à la relève sérialiste pure et dure, il reste une joie et un plaisir de la beauté du son que peu de pianistes savent aussi bien rendre que Hewitt.

Et cela se poursuit sur les trois extraits des *Regards sur l'Enfant-Jésus*. Vous voulez aimer Messiaen? C'est presque le genre d'enregistrement qu'il vous faut. La réserve vient de la prise de son, un peu distante. Vous pourriez néanmoins ajuster votre chaîne pour une image optimale. Et un plaisir maximal!



## LÉONCE DE SAINT-MARTIN

Léonce de Saint-Martin: Carillon; *Choral-prélude pour le temps de l'Avent*; *Pastorale*; *Paraphrase du Psaume 136*; *Scherzo de concert*; *Berceuse de Noël*; *Cantique spirituel*; *Symphonie Mariale* (3 extraits); *Symphonie Dominicale* (*Ave et Prière*); *Toccata de la Libération*. Christian Robert, grandes orgues de la cathédrale de Bordeaux. Durée: 69 min. 07. Fonovox VOX 78-45-2

L'été, on fait du tourisme et, forcément, on visite des églises. Alors, il se produit cette chose magique pour plusieurs: on entend de l'orgue. Fonovox propose ici un répertoire qu'on entend peu, et pour cause. On parle souvent de la décadence germanique postromantique, mais il semble tabou de parler de la décadence de l'orgue symphonique français. Un genre où le compositeur joue de la majesté des effets par la puissance sonore de l'accumulation des jeux, invite à la ferveur pieuse par des harmonies plus chaudes et des timbres ronflants, et tente de montrer sa science de la simplicité par des régals naïfs que les maîtres du passé, Gigny en tête, n'auraient jamais osé commettre.

Tout cela pour se dire qu'il faut se désoler d'une école d'orgue qui, quoi qu'elle s'en dise, tourne à vide et cherche dans des modèles du passé une légitimité actuelle. Pourtant, certains y sont arrivés, Messiaen en tête, car leurs oreilles curieuses cherchaient l'avenir plutôt que la satisfaction actuelle. Comme le disait si bien Monsieur Croche: «J'aime mieux oublier la musique pour découvrir celle que je ne connais pas».

Léonce de Saint-Martin, après avoir bien réécouté ce disque, ne cherche pas grand-chose. Sa musique tourne à vide et mire le creux de la foi et de l'église en ce XX<sup>e</sup> siècle, qui se cherche une raison d'être, à retrouver une prise avec la vie plutôt que de se justifier uniquement par une tradition.

Il y a parfois des effets spectaculaires, magnifiquement enregistrés par Jacques Boucher — un véritable magicien de la prise de son pour orgue, en cela le disque vaut le détour — et qui créent un effet qui frise le prodigieux. Mais cet art reste celui de la démonstration et de l'artifice. Comme celui du virtuose, et virtuosité il y a, qui n'arrive pas à exprimer une essence.

Un beau théâtre de son, magnifiquement présenté, cela est toujours fascinant. Pourtant, on se demande sincèrement pourquoi on en attend davantage, pourquoi cet usage de formules, ou, plus justement: pourquoi ces formules son-

HUMEURS  
FESTIVALIÈRES

## De la musique en semaine!

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Il est certain que de gros événements se trament tous les jours pour les fins de semaine. Pourtant, il y a toute une autre vie en semaine, qui grouille et propose des concerts plus intimes, soit, mais tout aussi suivis par un certain public. De plus, il s'agit souvent de véritables «institutions» qui, bon an mal an, continuent leur route, imperturbables et fidèles.

Toujours discrètement, la Maison Tressler poursuit ses activités au bord du lac des Deux-Montagnes. Lundi, c'est dom André Laberge qui quittera ses quartiers de Saint-Benoît-du-Lac pour s'approcher de la Trappe d'Oka et offrir, dans le chic salon d'époque, un récital de clavecin. Pour entendre la musique en situation et se croire dans un chalet d'outre-Atlantique, on ne fait guère mieux. Si saint François parlait aux oiseaux, à Dorion notre benédicte aura à dialoguer avec les grillons et les grenouilles. Romantisme assuré.

## Dans les églises de Montréal

À Montréal, il y a le Festival d'orgue des concerts spirituels à l'Oratoire Saint-Joseph. Chaque mercredi soir de l'été, on peut gravir les marches (debout pour les athlètes, à genoux pour les dévots pénitents ou dans le petit autobus qui fait la navette entre le chemin de la Reine-Marie et l'entrée pour ceux qui ont chaud). En cette vingt-septième année, la tradition de mener de front des classiques (ou baroques plutôt), des Français et des Canadiens continue. Ce mercredi (les concerts sont toujours à 20h), Massimo Nasetti sera à la tribune du majestueux Beckerath dans un programme tout en découvertes — si on exclut une transcription par Bach d'un concerto de Vivaldi — qui promet d'impressionner.

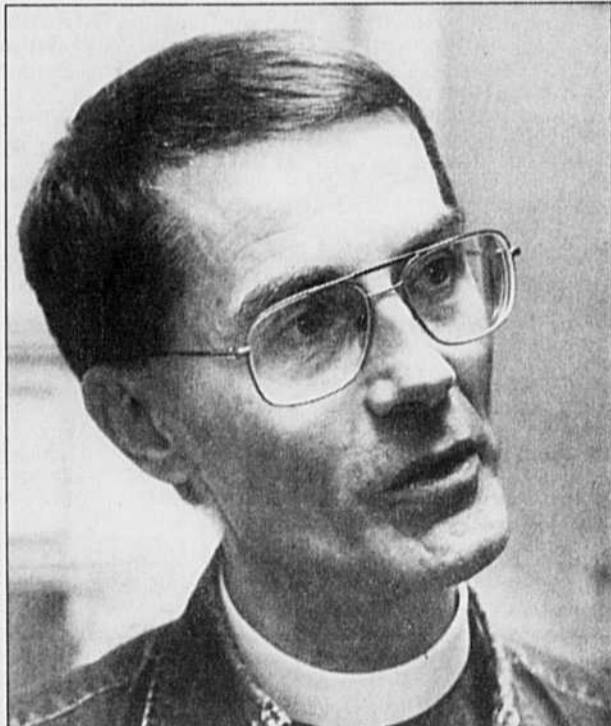
Ce sera ainsi jusqu'au 19 août, alors que le titulaire des orgues de l'Oratoire, Raymond Daveluy, créera sa *Sonate pour orgue*. En prime, c'est là le plus beau secret de cette série, de magnifiques couchers de soleil à admirer depuis les terrasses de l'Oratoire. Une conjonction assez formidable.

Église pour église, mardi l'OSM poursuit sa série à la basilique Notre-Dame. Le bonbon, de taille, c'est qu'Helen Donath (sensation cet hiver à Wilfrid-Pelletier!) va interpréter les quatre derniers Lieder de Strauss.

## Un petit nouveau

Un autre festival prend son envol cette fin de semaine: c'est la cinquième édition du Festival de musique de chambre d'Ottawa. Encore dans les églises (protestantes pour changer) et dans quelques parcs, l'équipe de Julian Armour propose une pléiade de manifestations mettant en vedette tant des artistes «locaux» que de réputation internationale, non plus en soliste, mais en formation de chambre. Un exemple de noms: le trio Beaux-Arts, le violoniste Martin Beaver, le quatuor Emerson, le quatuor Tokyo, le pianiste Richard Raymond, Guy Fouquet au violoncelle... Ou!

Chose passionnante: il est possible de se procurer un passeport qui, pour la modique somme de 35 \$, vous donne accès à tous les concerts (attention: les gros événements vous demanderont un léger supplément); il existe même des forfaits famille. Si vous voulez plus de détails, téléphonez au 613-234-8008 ou visitez le site Internet avant de vous rendre dans la capitale: [ocmf@cyberus.ca](mailto:ocmf@cyberus.ca).



Don André Laberge

ARCHIVES LE DEVOIR

N.B.

À LA  
CHAÎNE CULTURELLE FM  
DE RADIO-CANADA

Radio-Canada.ca/infoculture



LÉONARDO, INGÉNIEUR ET ARTISTE en direct de la Caserne Dalhousie à Québec. C'est au tour de PIERRE BASTIEN et de son Mecanium, un orchestre d'automates au service d'une musique singulièrement sensuelle. Un concert envoûtant auquel vous convie l'animateur Jacques Languirand. Réal. Danielle Bilodeau Ce soir à 23 h

La juge ANDRÉE RUFFO se confie à Marie-Andrée Michaud à l'émission LE HUITIÈME JOUR. Dans cet entretien, Andrée Ruffo parle de son cheminement et du sens qu'elle donne à sa démarche. Réal. Michel Morin Dimanche à 19 h 30

La célèbre violoniste IDA HAENDEL livre ses souvenirs à Georges Nicholson. LA MÉMOIRE RETROUVÉE, une émission de Pierre Vachon. Lundi et mardi à 9 h

LES INVENTEURS DU FUTUR De quoi demain sera-t-il fait? Le monde d'aujourd'hui est plein de questions, d'interrogations, d'enjeux quant à l'avenir de notre société. Suivez cette passionnante série de cinq émissions produite en collaboration avec la Communauté des Radios publiques de langue française. Réal. Manon Raiche Du lundi au vendredi à 11 h

L'APRÈS-MIDI D'UN... FESTIVAL Des concerts en provenance de Lanaudière, Orford, Québec, Laterrière, Sainte-Pétronille, Lamèque, Ottawa, Saint-Irénée, Montréal et Vaudreuil comme si vous y étiez. L'APRÈS-MIDI D'UN... FESTIVAL, la meilleure place aux grands festivals d'été. Une émission d'Anne Rochon. Réal.-coord. des concerts: Chantal Bélisle Du lundi au vendredi à 13 h 10

LIGNE INFO-CONCERTS: pour connaître le programme quotidien détaillé, composez le (514) 597-3800 (Montréal) ou le 1-888-597-3800 (extérieur).

INFO-CULTURE, à mettre sans faute dans sa liste de signets: Radio-Canada.ca/infoculture.

## MÉLODIES

L'unique magasin de disques  
exclusivement

JAZZ

au Québec

LE SPÉCIALISTE DE  
L'IMPORTATION JAZZ4375, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
Tél.: (514) 845-1736  
Fax: (514) 845-7233Nous n'avons fait  
que la moitié  
du chemin.